

**Temps, discipline du travail
et capitalisme industriel**

Edward P. Thompson

**Temps, discipline du travail
et capitalisme industriel**

traduit de l'anglais par Isabelle Taudière
présenté par Alain Maillard

La fabrique
éditions

Titre original: *Time, Work-Discipline
and Industrial Capitalism*

© **E.P. Thompson/**

The New Press, 1993

© **La fabrique éditions, 2004** pour

la traduction française

Conception graphique :

Jérôme Saint-Loubert Bié/design dept.

Révision du manuscrit :

Stéphane Passadéos

Impression : Floch, Mayenne

ISBN : 2-913372-42-2

La Fabrique éditions

64, rue Rébeval

75019 Paris

lafabrique@lafabrique.fr

Diffusion : Les Belles Lettres

Sommaire

*E.P. Thompson. La quête
d'une autre expérience des temps — 7*

Temps, discipline du travail
et capitalisme industriel — 29

Notes — 91

Bibliographie — 103

E.P. Thompson

La quête d'une autre expérience des temps

par Alain Maillard

«

Temps, discipline du travail et capitalisme industriel » est à l'origine un long article paru en décembre 1967 dans *Past and Present*, la revue-phare des historiens britanniques¹. Il est devenu immédiatement un texte de référence pour les «temporalistes», chercheurs en sciences sociales analysant la diversité des temps et des rythmes ; et plus largement, pour tous ceux qui aspirent à changer les régimes temporels de travail contemporains².

L'auteur le réédita en 1991 dans un recueil intitulé *Customs in Common*³ (littéralement *Coutumes en commun*). Il rappela dans l'introduction que cet essai, à l'instar de *L'Économie morale de la foule dans l'Angleterre du XVIII^e siècle*⁴, faisait suite à *La Formation de la classe ouvrière anglaise*⁵. Thompson y explore les coutumes des mondes du travail au XVIII^e et à l'orée du XIX^e siècle, dans les villes et les campagnes de son pays, mais cette fois sous l'angle des temps. Ces coutumes ont souvent été défendues lors des rébellions populaires face aux conséquences inhumaines des innovations économiques et technologiques du capitalisme industriel. Celui-ci a bouleversé les formes d'organisation traditionnelle du travail en lui imposant une discipline fondée sur des horaires obligatoires et monotones, des cadences toujours plus régulières, accélérées et synchronisées, mesurées par des hor-

loges et des montres toujours plus précises. La classe ouvrière, en train de se faire, résista aux nouvelles normes temporelles, puis les assimila sans jamais s'y adapter complètement. Thompson confronte les expériences des temps vécues au quotidien par les petits paysans, artisans et ouvriers de cette époque. Il utilise des enquêtes ethnologiques sur le temps dans les sociétés « primitives » pour conceptualiser les écarts. Simultanément, cette plongée dans le passé nourrit un débat polémique avec les courants « modernistes » des sciences sociales et des socialismes d'alors. L'étude critique de la transition des anciennes aux nouvelles cultures temporelles, durant le XVIII^e siècle, nous aide à mieux comprendre les relations entre travail et loisirs, les contradictions Nord/Sud et les impasses de la raison économique... Elle permet aussi d'esquisser une politique des temps alternative.

Le capitalisme historique, ou les modes de développement économique et social, ne sont pas réductibles à un essor de la production des biens et de l'outillage technologique, illustré par des tableaux statistiques et des courbes de croissance. Ces processus sont vécus par des populations dont les façons de penser et de sentir, de dire et de faire restent étrangères aux critères des économistes. Ce constat de la différence culturelle entre, par exemple, les pays industrialisés et ceux qui le sont faiblement s'applique aussi à l'Europe d'hier. On ne peut plus, expliquait Thompson dans les années 1960, regarder les cultures dites populaires ou plébéiennes du XVIII^e siècle dans le miroir des sociétés présentes et n'y voir que des vestiges d'un monde périmé, voué à disparaître au profit d'une inéluctable modernisation. L'évolutionnisme unilinéaire est lié au fétichisme de l'économie et de la technique. Les théories du développement ou encore la dualité infra/super-structure des marxistes

orthodoxes en sont imprégnées. Thompson reconsidère les relations entre le social et le culturel pour sortir de ces vulgates : « La transition a nécessairement des répercussions sur la culture tout entière : la résistance au changement et l'acceptation du changement proviennent de la culture dans son ensemble. Et cette culture exprime en elle-même les systèmes de pouvoir, les rapports à la propriété, les institutions religieuses, etc. – autant d'éléments qu'on ne peut négliger sans édulcorer les phénomènes et réduire l'analyse à des banalités. » Les historiens les plus novateurs apprenaient alors des anthropologues à appréhender différemment le passé et les archives : le lointain, l'autre, ne se profilent pas seulement sur les terrains exotiques des ethnologues. L'Anglais d'hier est aussi « le même et l'autre ». Observer en détail, de façon décentrée et distanciée, ses pratiques ordinaires, au travail, en famille, au village, ses savoirs et ses croyances, ses rites festifs..., autrement dit le vécu par les individus de leur société, s'avère indispensable.

Thompson a été ainsi qualifié de « marxiste culturel » avec Raymond Williams⁶. Il sait que « culture » est un mot-valise, source de malentendus et de dérives « culturalistes »⁷. Son intérêt pour la dimension culturelle des rapports sociaux ne le conduit pas à ériger les cultures en réalités substantielles ou en systèmes purement symboliques. Thompson se tourne vers les coutumes, les cultures populaires, sans les essentialiser : en montrant comment elles se sont historiquement construites et déconstruites, en identifiant les tensions entre les classes sociales, les sexes, les générations, qui les traversent de l'intérieur et de l'extérieur ; en n'omettant pas d'explicitier le sens éthique et politique d'une telle démarche.

La question de la mesure du temps était posée dans ce cadre. Thompson cherche à connaître la

façon dont l'éleveur, le marin-pêcheur, l'artisan, l'ouvrier-paysan puis les premières générations de travailleurs salariés percevaient le temps avant et pendant la révolution horlogère en Grande-Bretagne. Quelle relation entre le «travail» et la «vie» («*work*» and «*life*») se dessinait dans leur conception du temps? Comment en ont-ils éprouvé le divorce lorsque la discipline capitaliste du travail industriel s'imposa à eux?

Pour conceptualiser la différence de régime temporel entre les sociétés anciennes et les sociétés industrielles mécanisées, Thompson oppose la notion de mesure du temps «orientée par la tâche» (*task-oriented*) à celle de travail évalué en unités de temps (*timed labour*). Selon lui, l'idée d'orientation par la tâche ressort des analyses ethnologiques issues d'enquêtes de terrain menées dans plusieurs aires culturelles: celles d'Edward E. Evans-Pritchard chez les Nuer au Soudan, de Pierre Bourdieu auprès des paysans kabyles en Algérie ou d'Alfred I. Hallowell et d'Edward T. Hall sur des peuples indiens aux États-Unis d'Amérique... L'alimentation, la conduite des troupeaux au pâturage, la traite, etc. constituent les repères temporels des éleveurs. Les travaux des champs (labours, semailles, moissons...), inséparables des cycles saisonniers et des vicissitudes météorologiques, déterminent les temps et les rythmes des agriculteurs. Ceux des pêcheurs reposent sur diverses activités maritimes et côtières dont certaines sont tributaires des marées, des conditions atmosphériques...

Sur un plan général, les paysans et les marins de la vieille Angleterre étaient selon lui indifférents au temps de l'horloge. Du moins tant que leur labour visait à satisfaire directement les besoins de la communauté et dépendait peu du marché ou de l'utilisation d'une main-d'œuvre salariée. Les exigences économiques étaient aussi morales et religieuses.

« Orienté par la tâche », chacun estime le temps en fonction de ce qu'il a à faire sur son lieu d'occupation, dans l'espace domestique ou villageois. Il en conclut que cette configuration est plus « compréhensible » parce qu'elle repose sur une « nécessité objective » et une temporalité plus qualitative. Quand bien même existe-t-il des formes de mesure quantitative du temps (outre les cycles cosmiques, la durée d'une récolte, d'une prière, de cuisson d'un aliment peuvent servir d'étalon...), celles-ci restent commandées par le sens des pratiques humaines et se conjuguent mieux avec la temporalité concrète saisie en particulier grâce aux événements vécus. Le « travail » et la « vie » ne seraient pas aussi disjoints que dans la société industrielle ; on perçoit autrement l'écoulement du temps : « la journée de travail est plus ou moins longue selon la tâche, et il n'y a guère de conflit entre travailler et “passer le temps de la journée” ». Sous l'emprise du temps mesuré par l'horloge, le marchand puritain, le mercantiliste d'hier ou l'*homo œconomicus* d'aujourd'hui, n'y voient que « perte de temps » et « manque de diligence ».

La diversité des tâches entraîne des irrégularités dans les conduites temporelles. Thompson évoque le cas d'un fermier tisserand méthodiste. Le journal de ce dernier révèle la variété de ses occupations. Le 25 janvier 1783 par exemple, « il tisse deux verges, se rend au village voisin et s'acquitte de “menus travaux autour et dans la cour, et dans la soirée écrit une lettre” ». Dans une autre période, il « effectue des livraisons à façon avec une charrette à cheval, ramasse des cerises, aide à construire la digue d'un moulin, participe à une réunion baptiste et assiste à une pendaison publique ».

L'intensité du travail était discontinue, interrompue par des moments de relâchement fort appréciés. Thompson remarque que la plupart des corporations

commençaient la semaine « en douceur » au nom de la célébration de la « Saint-Lundi » : cette journée signifiait travailler peu voire pas du tout et boire beaucoup au grand dam de l'épouse ou des moralistes et mercantilistes. « *On a-a-a bien l'temps, On a-a-a bien l'temps* », chantait-on le lundi ou le mardi. Il n'était pas rare de traîner (au lit, dans le village...), quitte à rattraper les retards par des journées de travail plus longues et plus soutenues. Lisant les thèses de Georges Duveau et de Pierre Pierrard sur les ouvriers français sous le Second Empire, Thompson constate des habitudes similaires dans l'Hexagone : « le dimanche est le jour de la famille, le lundi celui de l'amitié », persistait-on à défendre à Paris là où les salaires étaient les plus élevés. Au fond, juge Thompson, «

lorsque les hommes avaient le contrôle de leur vie professionnelle, leur temps de travail oscillait entre d'intenses périodes de labeur et l'oisiveté ». Ces rythmes sociaux sont aussi visibles à l'échelle des mois et des années avec les fêtes coutumières.

Thompson insiste sur le fait que ces alternances ne traversaient pas tous les mondes du travail. Si on les rencontre dans les petites unités de production artisanales et industrielles, il ne s'agit pas pour autant d'un modèle général : « le travailleur de l'agriculture ne connaissait pas la Saint-Lundi ». Il existe un éventail de possibilités et Thompson esquisse un nuancier. Les ouvriers agricoles, les domestiques étaient assujettis à des horaires coercitifs liés aux deux régimes temporels : quand l'employeur évaluait son temps selon l'occupation du moment, il imposait une certaine discipline à ses employés. Quand il mesurait leur temps de travail et le convertissait en argent, « aux pièces » ou « à la semaine », il introduisait une discipline capitaliste du travail. Mais cela ne signifie pas que cette transition était nettement perçue. La

participation collective aux moissons pouvait être vécue comme un moment plus égalitaire entre employeurs et employés. Des raisons aussi différentes que des salaires plus élevés propres à la saison des récoltes et le respect des rituels festifs coutumiers étaient susceptibles de procurer un plaisir à travailler ensemble. Ces périodes de joie communautaire n'autorisent pas une vision idyllique du monde champêtre d'hier. Le journalier, par exemple, besognait sans répit. Sa compagnie également. Thompson cite un témoignage féminin éloquent des années 1730 : « [...] lorsque nous rentrons au foyer/Hélas nous comprenons que notre travail ne fait que commencer /[...] Notre labeur et nos corvées quotidiennes sont tels/Que nous n'avons presque jamais *le temps de rêver* ». Dans ce dernier cas, c'est encore un autre mode de coexistence des deux régimes temporels que l'on peut observer. L'épouse remplit des journées continues au cours desquelles alternent les travaux agricoles, mesurés en heures, et les activités au foyer, sources d'une autre appréhension du temps. Ce type de situation se prolonge encore de nos jours chez les femmes salariées, note l'historien. Soumises aux durées chronométrées sur leur lieu de travail, elles retrouvent l'ancien rapport au temps, orienté par la tâche, quand elles doivent se livrer aux occupations maternelles et domestiques dans l'espace privé.

Les points de rupture apparaissent donc quand on passe de la tâche à la montre, quand l'estimation du temps n'est plus déterminée par ce qui est à faire, mais quand les activités de travail sont comptabilisées en unités de temps monnayables : « L'emploi d'une main-d'œuvre salariée constitue le point charnière entre le travail orienté par la tâche et le travail horaire. » C'est sous l'angle de la discipline du temps et du travail que Thompson explore cette transition.

La division sociale et technique du travail entraîne un changement de régime temporel. Faire travailler davantage de personnels avec des machines plus complexes, dans des unités de production qui dépendent d'approvisionnements extérieurs et des lois du marché nécessite une *prévision*, une *synchronisation* et une *régularité* des tâches ainsi que des instruments horométriques appropriés. Mais il n'est pas question pour Thompson de réduire ces phénomènes à des résultats de l'industrialisation en général et du progrès technique en particulier, comme on le présente souvent dans l'histoire économique et sociale positiviste : « Nous attachons tout autant d'importance à la perception du temps telle que la technologie la détermine, qu'à la mesure du temps comme moyen d'exploitation de la main-d'œuvre. » Thompson discerne « le cadre familial du capitalisme industriel discipliné, avec les fiches horaires, la pointeuse, les mouchards et les amendes »), dès 1700. Le Règlement des fonderies Crowley consigne, en plus de 100 000 mots, les principes d'organisation du travail permettant de « contrôler une main-d'œuvre réfractaire » : comptabiliser « à la minute près » les durées de la production et du hors-travail, dans la manufacture et à l'extérieur. Un surveillant doit établir un «

relevé du temps » et faire respecter des horaires stricts d'ouverture, de pause et de fermeture en sanctionnant les irréguliers. Il importe désormais de traquer toutes les stratégies de résistance des ouvriers qui consistaient par exemple à avancer ou retarder les pendules. On confisque à cet effet les montres ou on met l'horloge en lieu sûr ; seuls le surveillant et le directeur sont habilités à la consulter et à sonner la cloche.

Cette discipline de caserne, qui subordonne la pluralité des temps sociaux au temps unique de l'hor-

loge – la sirène des usines sera l'agent et le symbole sonores de son hégémonie –, ne s'applique pas uniquement aux manufactures. Elle devient la norme dans d'autres secteurs industriels de travail (à domicile par exemple). Plus encore, insiste Thompson, elle tend à gagner la société tout entière par la voie religieuse, familiale et scolaire. La nouvelle culture du temps est résumée dans les *Conseils amicaux aux pauvres* du Révérend J. Clayton : dénonciation systématique de l'oisiveté, de la flânerie, des grasses matinées, des longs repas ; exhortations à se lever et se coucher tôt, à consacrer sa vie au travail... Les écoles méthodistes se firent les championnes de cette discipline du temps en inculquant aux enfants le sens de la ponctualité, de la régularité et l'horreur de l'inactivité, du temps gaspillé... Thompson ne peut que rejoindre l'analyse classique de Max Weber puisqu'il considère que l'intériorisation de cette discipline ne découlait pas simplement d'un processus économique mais relevait aussi d'un *ethos* transmis par des institutions. L'éducation puritaine n'en constitue pas le seul vecteur, mais elle reste exemplaire dans le cas britannique. D'ailleurs il rencontre quelques-uns des personnages sur lesquels s'était appuyé l'auteur de *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* pour définir l'ascétisme intramondain : Richard Baxter et ses sermons sur le rachat du temps qui, écrit Thompson, fournissent « à chaque individu son horloge morale intérieure » ; John Wesley, qui ordonnait à ses élèves de quitter le lit, comme lui, à quatre heures du matin ; et bien entendu l'inévitable Benjamin Franklin. Imprimeur à ses débuts, ce dernier refusait de célébrer la Saint-Lundi. Thompson se plaît à rappeler qu'il s'intéressa toute sa vie aux techniques de l'horlogerie et fréquenta John Whitehurst de Derby, l'inventeur de l'horloge "moucharde". Franklin condensa la nouvelle conception du temps dans le dicton : « Le temps,

c'est de l'argent ! » On ne s'étonnera pas qu'il soit devenu l'un des bâtisseurs du pays qui inventa le chronomètre enregistreur et engendra plus tard un Henry Ford (lequel « commença sa carrière comme réparateur de montres » ajoute Thompson en note de bas de page).

Advint la bataille du temps. Thompson nous dit qu'elle fut d'abord livrée « contre le temps » puis « à propos du temps ». Les conflits initiaux tournaient autour du contrôle de l'heure. Les ouvriers jouaient avec les aiguilles des montres pour obtenir du répit ; les patrons cachaient les horloges, les avançaient pour abréger les pauses et les retardaient pour prolonger la durée de la production. Ainsi, « la première génération d'ouvriers en usine avait été instruite par les patrons de l'importance du temps ». Suite à la routinisation, l'incorporation de cette discipline, l'instauration de la journée continue, apparaît une deuxième génération qui, en vertu d'un effet boomerang, accepta l'horométrie afin de définir des revendications précises sur ce qu'on ne nommait pas encore la baisse et l'aménagement de la durée du travail : c'est l'époque des luttes pour la journée de 10 heures (dans quelques-unes des professions les plus privilégiées). La troisième demanda des heures supplémentaires, des compensations : les travailleurs avaient assimilé les nouvelles normes temporelles et les utilisaient pour défendre leurs intérêts.

L'essai de Thompson, aussi érudit soit-il, n'est guère académique. C'est le travail d'un historien qui est simultanément un écrivain politique. La tonalité reste celle de *La Formation...* dans laquelle, écrit Miguel Abensour, « se mêlent le mordant des grands satiristes anglais et des modes de perception issus de la tradition romantique »⁸. D'où les irrévérences envers les sciences économiques et sociales officielles et leurs

spécialistes de l'industrialisation, du développement et du sous-développement. Il brocarde les « horlogers chercheurs universitaires », les « ingénieurs occidentaux de la croissance » dont les tableaux statistiques masquent les effets déshumanisants du progrès et dont les recommandations technocratiques n'ont rien à envier aux sermons des puritains et des mercantilistes. Ces derniers s'indignaient du manque de discipline des travailleurs ; d'aucuns, par la suite, se sont exaspérés de l'indolence ou de l'absentéisme des ouvriers des plantations africaines. « [...] nous nous autoriserons un petit prêche, à la manière des moralistes du XVIII^e siècle », leur retourne-t-il ironiquement. Cette critique morale, et politique, s'exerce à travers un va-et-vient, parfaitement maîtrisé, entre passé, présent et avenir. Surtout exposée dans la dernière partie, elle apparaît avant sous forme de digressions furtives, d'allusions intempestives. Ainsi, quand il explique que le contrôle de l'organisation artisanale du travail, toujours relatif, nuance-t-il, rendait possible l'alternance entre période de labeur intense et oisiveté, il ajoute entre parenthèses : « on retrouve cette organisation aujourd'hui chez les travailleurs indépendants – artistes, écrivains, petits fermiers, et sans doute aussi chez les étudiants – ce qui porterait à se demander si ce n'est pas là le rythme de travail “naturel” chez l'homme ». Telle est en fait la question de fond à laquelle il donne des éléments de réponse dans les pages finales. Si les sociétés ont connu une multiplicité de régimes temporels, tous ne se valent pas, eu égard aux besoins physiologiques, psychiques, socio-culturels des populations. Il existe des tendances récurrentes qui nous poussent à rechercher des formes d'équilibre entre les temps de la vie quotidienne. Les sociétés anciennes en présentent des aspects ; les utopies sociales en livrent des épures. Thompson reprend la problématique de la diversité

des cultures et de l'unité du genre humain, chère aux anthropologues et aux penseurs socialistes. Nous y reviendrons. À tout le moins, il met le doigt sur les problèmes de l'«écologie temporelle»⁹. La discipline par le temps de travail a permis des progrès en matière de productivité. Elle n'est pour autant ni un invariant dans l'histoire ni une véritable valeur morale. Le monde actuel dispose des atouts pour un changement qualitatif et culturel. Les débats, déjà nombreux dans les années 1960, sur l'automation, la réduction de la durée du travail et l'avènement d'une «civilisation des loisirs» ne sauraient être menés d'un point de vue consumériste. Quelle soit libérale ou planifiée, capitaliste ou socialiste, la rationalisation des activités économiques se heurte à la question du sens du travail et du hors-travail, de leurs rythmes et temporalités : «Si les robots de demain nous promettent davantage de loisirs, la grande question ne sera pas tant “comment les individus vont-ils parvenir à consommer tout ce temps libre supplémentaire?” mais bien davantage “de quelle initiative seront capables ceux qui disposent de ce temps à vivre hors de toute contrainte?”» Exercer des activités traversées par des «rapports personnels et sociaux plus riches et plus détendus» qui ne séparent pas le travail du reste de l'existence, relève des «

arts de vivre» qui ont été perdus et qu'il convient non pas de rétablir sous leurs formes anciennes, mais d'inventer et d'expérimenter dans une nouvelle configuration historique.

L'article de Thompson a obtenu un succès considérable, surtout dans les pays de langue anglo-américaine. Il a aussi été controversé. Outre la datation de tels ou tels processus, par exemple les revendications de la baisse de la durée du travail, c'est le cadre théo-

rique même de son étude qui a été mis en question : la notion d'orientation par la tâche, opposée à celle de mesure par le temps de travail, a été critiquée. L'anthropologue Michaël O'Malley estime que s'il existe des différences de régimes temporels entre les sociétés préindustrielles et industrielles, l'orientation par la tâche ne constitue pas un critère suffisant pour capturer la spécificité des anciens rapports entre temps et travail. Il conteste chez Thompson et ses continuateurs leur vision « arcadienne » d'un temps naturel et de la relation entre les occupations laborieuses et la vie quotidienne. Il rappelle que le temps cosmique est inséparable du temps religieux et que tous deux imposent dans la plupart des sociétés agropastorales des formes de régularité et d'intensité du travail, certes dissemblables de celles rencontrées dans le monde moderne, mais néanmoins contraignantes et harassantes. D'autre part, O'Malley s'interroge sur la validité des homologues entre éthique puritaine et discipline du temps et du travail¹⁰.

Sans doute l'idée d'orientation par la tâche mérite-elle un examen critique, comme toute notion qui tend à devenir une catégorie analytique et explicative générale. Sans chercher à trancher le débat, il nous semble que Thompson ne méconnaît ni l'imbrication des dimensions religieuses et cosmiques dans les représentations et l'organisation des temps, ni l'intensité et la pénibilité du labeur ancestral. Il met d'ailleurs entre guillemets l'épithète « naturel » et indique qu'il prévoyait une étude sur les fêtes coutumières et les besoins psychologiques auxquels elles répondent. Au vrai, il existe une dimension « romantique » dans sa conception de l'orientation par la tâche, mais on verra plus loin en quoi elle n'est pas idéalisée.

Pour apprécier les aspects novateurs et la singula-

rité de cet opuscule, qui, répétons-le, n'offrait que des pistes de recherche, il convient d'apporter quelques indications sur son *modus operandi* et le contexte intellectuel et politique dans lequel il a été écrit. L'auteur explore un monde social dont la culture est surtout orale. Il subsiste des traces dans la mémoire des anciens (Thompson aimait les écouter), mais l'essentiel se trouve dans des témoignages écrits, indirects et fragmentaires : journaux de bord, dictons, poèmes, chansons, romans, biographies, presse, magazines du commerce et de l'industrie, textes de lois, règlements, prescriptions religieuses, pétitions, affiches de grève... Il y mesure l'étrangeté des voix qui émanent d'en bas et d'en haut. L'éclairage à la marge implique une relecture de la littérature folkloriste. Parallèlement il parcourt divers champs disciplinaires des sciences sociales et s'ouvre ainsi aux travaux d'historiens, d'ethnologues et de sociologues. Donnons-en un bref aperçu.

Thompson s'appuie sur les historiens qui avaient commencé à appréhender la révolution industrielle comme une révolution temporelle en étudiant les progrès de l'horlogerie et de ses usages. Dans la première note en bas de page, il renvoie aux hypothèses de l'ouvrage, déjà ancien, de Lewis Mumford, *Technique et Civilisation* (1934). L'auteur y avait écrit : « La pendule [...] synchronise les actions humaines [...]. La machine-clé de l'âge industriel moderne, ce n'est pas la machine à vapeur, c'est l'horloge. » Elle représente

« le symbole de la machine ». « Le régime industriel moderne se passerait plus facilement de charbon, de fer, de vapeur que d'horloges. »¹¹ Thompson utilise volontiers le livre de Carlo C. Cipolla sur l'histoire culturelle de l'heure entre 1300 et 1700, qui venait juste d'être publié¹². Il poursuit les investigations de N. McKendrick et de S. Pollard sur la discipline manu-

facturière, de Keith Thomas sur le travail et les loisirs dans les sociétés préindustrielles... Outre les travaux des ethnologues déjà cités, d'autres sont signalés pour comparer les emplois du temps au XVIII^e siècle avec ceux « des économies plus primitives » (Sol Tax, George M. Foster, Melville J. Herskovits, Raymond W. Firth). L'article pionnier des sociologues Pitirim Sorokin et Robert K. Merton (1937), dans lequel il était postulé que le temps social ne se mesure pas seulement selon les critères quantitatifs de l'astronomie mais aussi qualitativement est mentionné¹³. Thompson apprécie les pages de Lucien Fèbvre consacrées au « temps dormant et flottant » pendant la Renaissance¹⁴. Mais il n'est pas convaincu par celles d'Henri Lefebvre sur la distinction entre un « temps cyclique » spécifique aux activités agropastorales, saisonnières et un « temps linéaire » propre au monde urbain et industriel¹⁵. Les essais de Jacques Le Goff sur le temps de l'Église et du marchand au Moyen Âge, le passage du temps médiéval au temps moderne l'ont également inspiré¹⁶...

Le découpage de son objet l'oblige à traiter le problème de la transition au XVIII^e siècle. Mais comme ce phénomène était couramment étudié dans des champs et des périodes différentes (transition du féodalisme au capitalisme, du capitalisme au socialisme, du sous-développement au développement), Thompson en profite pour livrer une attaque en règle contre le mode d'approche dominant. Les économistes ignorent la dimension sociologique. Mais la sociologie du développement se fourvoie (le lecteur est invité à se reporter aux critiques d'André Gunder Frank). Elle commet des anachronismes en établissant des comparaisons insuffisamment historicisées et pêche par ethnocentrisme. Les sociétés peu ou non-industrialisées du Sud sont appréhendées comme les coutumes et les mouvements populaires du passé, à l'aune des

valeurs économiques occidentales. La prétention à définir des modèles de développement homogènes et neutres, du seul point de vue technologique par exemple, traduit cette incompréhension de l'altérité et de la diversité des cultures anciennes et nouvelles. On reconnaît ici la critique des illusions rétrospectives d'une histoire économique étroitement quantitative et du marxisme vulgaire, critique qui avait fait la force de *La Formation de la classe ouvrière anglaise* :

«

Nous ne devons pas juger de la légitimité des actions humaines à la lumière de l'évolution ultérieure », écrivait-il alors contre diverses orthodoxies répandues. L'idéologie du progrès à sens unique qui se profile en arrière-fond de l'histoire établie, « ne retient que ceux qui ont réussi [...]. On oublie les impasses, les causes perdues, jusqu'aux perdants eux-mêmes »¹⁷. Thompson récidive dans son essai : « L'histoire n'atteste pas seulement d'une évolution technologique neutre et inévitable mais bien d'un mode d'exploitation et d'une résistance à ce mode d'exploitation ; et nous avons autant à perdre qu'à gagner dans ces valeurs. »

Pour Gérard Noiriel, Thompson « incarne la génération qui a mis en pratique la conception de l'histoire prônée par les fondateurs des *Annales* ». En traversant d'autres approches comme celles de l'anthropologie et de la sociologie et en offrant une « traduction » de leurs savoirs dans le « langage ordinaire » des historiens, il a considérablement renouvelé l'histoire sociale dans les années 1960¹⁸. « Temps, discipline du travail et capitalisme industriel » en est une illustration. On remarquera que cette étude ne comporte aucune référence bibliographique aux écrits de Marx et d'Engels, pourtant riches en réflexions sur ces questions. Certaines n'en sont pas moins présentes dans la conceptualisation. Des notions-clés

sont constamment utilisées, à commencer par celle d'exploitation capitaliste de la force et du temps de travail. Et on pourrait montrer comment la critique thompsonienne de la « saine économie du temps » des puritains est un dialogue avec la critique marxienne de l'économie politique. En précisant que cette fréquentation s'effectue dans le cadre d'une histoire sociale délibérément « empirique » et indifférente aux lectures « épistémologiques » et « structuralistes » d'Althusser et de son école. D'où les reproches de marxistes anglais de la génération suivante et un débat sévère durant les années 1970¹⁹.

Voilà une histoire sociale, anthropologique et politique, profondément *critique*. Et c'est ce dernier qualificatif qui, somme toute, éclairera les premiers. Du point de vue du contexte des années 1960 (et 1970), faut-il y voir, selon les termes de Luc Boltanski et d'Ève Chiapello, l'exemple d'une « critique artiste » qui s'associait à la « critique sociale » traditionnelle²⁰ ? La critique artiste avait été jusque-là marginale. Thompson évoque d'ailleurs « les manifestations de révolte, qu'elles soient le fait des marginaux ou des beatniks » contre la conception puritaine du temps dans la jeunesse occidentale. Portés par une génération politique neuve, les deux types de critiques se combinaient et démasquaient les différents visages de l'aliénation et de l'exploitation dans les régimes capitalistes comme dans les États bureaucratiques qui se prétendaient socialistes. Les mouvements contestant la domination patriarcale et technocratique visaient de surcroît le fétichisme du temps-marchandise. En 1968, Georges Moustaki en a condensé le message : « Nous prendrons le temps de vivre... »²¹ Plusieurs passages du texte de Thompson font écho à ses propres engagements. On sait qu'il a quitté le Parti communiste en 1956 après l'écrasement de l'in-

surrection de Budapest par les chars de l'URSS. Il est devenu l'un des principaux animateurs de la première vague de la « nouvelle gauche » britannique, hostile au stalinisme et soucieuse de défendre un communisme éthique, humaniste et anti-utilitariste. Son article sur le temps et la discipline du travail est contemporain d'un livre militant, rédigé avec Stuart Hall et Raymond Williams : *The May Day Manifesto* (1967-1968). Y sont fustigés les technocrates et les mythes de la modernisation²².

On se souviendra que c'est également en 1967 que parut *La Société du spectacle*. Guy Debord y exposait une critique du changement de régime socio-temporel, qui rejaillira dans le mouvement de Mai et dans les années 1970. Il s'inspirait de la phrase de Marx résumant les conséquences de la division du travail capitaliste : « Le temps est tout, l'homme n'est rien ; il est tout au plus la carcasse du temps. » (*Misère de la philosophie*.) Inversion complète selon lui de l'autre formule de Marx : « Le temps est le champ de développement humain. » (*Salaire, prix et profit*.) S'inspirant des interprétations de Georg Lukàcs et de Joseph Gabel, Debord avançait selon un mode parodique des thèses philosophiques sur la « *fausse conscience du temps* » : évanouissement de la durée concrète et historique, instauration d'un temps abstrait et spatialisé ; domination du « temps pseudo-cyclique consommable » ; aliénation des loisirs dont la manifestation est désormais le « temps spectaculaire »²³. Bien sûr, la démarche de Thompson est d'une autre nature. Il ne traite pas directement la question du temps spatialisé, tout en accordant une place déterminante à son rival, le temps qualitatif : peut-être parce que ce phénomène est difficile à saisir à travers les matériaux empiriques de l'historien²⁴. Il serait néanmoins utile d'interroger la relation ambivalente, d'éloignement et de proximité, entre les ana-

lyses de Thompson et celles venant des courants marxistes dissidents, de langue allemande, que l'on redécouvrait alors. Comment, en effet, ne pas songer, outre les critiques du temps spatialisé dans l'univers rationalisé et mécanisé de la réification chez Georg Lukàcs (1923), à l'idée de « non-contemporanéité » entre les imaginaires des classes sociales, définie par Ernst Bloch (1935) ? Comment ne pas évoquer les thèses de Walter Benjamin « sur le concept d'histoire » (1940) ? L'une d'elle souligne que l'on tira sur des horloges murales à Paris lors de la Révolution de Juillet 1830. Issu d'un champ intellectuel dissemblable, Benjamin avait aussi refusé le temps homogène et vide du progrès linéaire et insisté sur le besoin d'une remémoration concrète des vaincus de l'histoire.

Autre résonance, cette fois postérieure : la critique de la société disciplinaire que Michel Foucault a développée dans *Surveiller et Punir* (1975). Malgré une commune attention aux ruptures culturelles et aux procédures de contrôle et de dressage, la différence d'approche est patente : le champ d'investigation, l'appareillage théorique, le mode d'écriture de l'histoire chez Foucault étaient beaucoup plus ambitieux et relativement étrangers à l'entreprise de Thompson.

C'est que la critique de la discipline du temps et du travail, comme toute l'œuvre de Thompson, s'inscrit plus particulièrement dans une tradition romantique et utopique, vivace au sein du mouvement socialiste britannique. Sa première grande étude portait sur l'artiste-écrivain révolutionnaire anglais, William Morris (1955), et la dernière sur William Blake (1993)²⁵. Dans un article de 1976, extrait de la nouvelle postface de l'édition révisée de son *William Morris*, il revient sur les relations complexes entre marxisme, romantisme et utopie chez l'auteur de *News from Nowhere*. Par la même occasion, il apporte des précisions sur son propre régime d'historicité. Morris

tente de rendre présents l'art et certaines manières de vivre du passé médiéval pour «l'étendre à un futur imaginé»²⁶. Il ne rêve pas de rétablir les hiérarchies féodales mais de restaurer un rapport qualitatif à la vie et au temps, dans une communauté d'égaux inédite. Il est permis de penser que les écrits et la vie militante de Thompson contiennent aussi un jeu de rétrospections romantiques et de projections utopiques. Michael Löwy et Robert Sayre en précisent la teneur : «le romantisme comme *effet de distanciation* et comme *point archimédique pour la critique sociale* : la proposition a une portée épistémologique générale et traduit, dans une large mesure, la démarche utilisée par Thompson lui-même dans son œuvre historiographique»²⁷. Cette interprétation peut nous aider à comprendre en quoi la relation «anthropologique» qu'il établit entre sujet et objet dans la connaissance historique des temps sociaux se rattache à un autre mode de distanciation critique, celui d'une *utopie concrète*. La sensibilité romantique de Thompson ne l'incite pas à embellir et idéaliser les expériences temporelles des sociétés précapitalistes :

«

Si c'est ce que veulent entendre les théoriciens de la croissance, admettons que la culture populaire d'autrefois était à bien des égards frivole, intellectuellement stérile, peu stimulante et d'une grande pauvreté. Sans l'introduction de la discipline horaire, l'homme de l'âge industriel n'aurait jamais pu déployer toutes ses énergies ; et que cette discipline soit imposée par le méthodisme, le stalinisme ou le nationalisme, elle finira nécessairement par atteindre le monde en développement. » Son travail d'historien n'invite donc pas à un retour au passé mais à un détour par le passé. Connaître ce qui a été perdu nous permet d'une part de mieux cerner notre présent et nos propres irrationalités, et d'autre part de féconder l'avenir, d'ima-

gner en l'occurrence les temps et les rythmes d'un monde plus humain. Ainsi suggère-t-il une nouvelle dialectique entre vieilles et jeunes nations industrielles, entre des éléments du régime temporel de travail issus des premières et d'autres venant des secondes. Cela signifierait, indique-t-il, «trouver une symbolique qui ne soit fondée ni sur les saisons, ni sur le marché, mais sur des occupations humaines. La ponctualité dans les horaires de travail exprimerait alors le respect pour ses collègues. Et culturellement, il deviendrait tout à fait admissible de passer son temps à ne rien faire».

La mesure du temps de travail et la discipline qu'elle requiert ne cessent de se métamorphoser, ainsi que les relations entre «le travail et la vie»²⁸. L'essor conjugué des technologies de l'information et de la mondialisation des marchés entraîne une précision horométrique et une vitesse des transactions économiques extrêmes. De nouvelles «guerres du temps», avec leurs stratégies de domination et de résistance sont engagées²⁹. La logique du «*flexitime*», du «flux tendu» qui est au cœur de l'actuelle exploitation capitaliste du temps de travail, présente un mélange singulier de déjà vu (pendant la première révolution industrielle) et d'inédit. Elle exige des salariés une internalisation des critères de rentabilité, un investissement croissant dans leur travail sous peine de perdre leur emploi. Cette intériorisation d'une discipline plus individualisée, par «implication contrainte», conduit à une «servitude volontaire» *sui generis*³⁰. Nous venons de faire allusion aux analyses récentes de sociologues.

Nous pourrions aussi évoquer les insoutenables inégalités de développement, les derniers avatars des décalages socio-temporels entre populations du Nord et du Sud, chez les travailleurs immigrés... Les éclai-

rages historiques et critiques, les anticipations concrètes d'un E.P. Thompson s'avèrent incontournables : une autre expérience des temps de la vie quotidienne est possible. Différente de celle d'hier ou d'aujourd'hui, elle inventerait des formes de dépassement et de déplacement des cultures anciennes et modernes. C'est dire l'importance de cet essai que l'on consultera comme un classique de l'histoire sociale la plus sérieuse autant que la plus rebelle.

**Temps, discipline du travail
et capitalisme industriel**

Nous avions un vieux domestique du nom de Wright que nous tenions occupé sans relâche. Bien qu'il fût payé à la semaine, il était charron de son état. [...] Or un matin, une charrette ayant cassé sur la route [...] on manda le vieil homme la réparer sur place; tandis qu'il s'affairait, arriva un paysan qui, le connaissant, le salua par la formule d'usage: Bien le bonjour, Père Wright, et que Dieu hâte ton ouvrage. Le vieil homme leva les yeux sur lui [...] et avec une pointe d'amertume, lui répondit: Que m'importe qu'il le hâte ou non, puisque c'est un jour de travail.

Daniel Defoe

The Great Law of Subordination Considered; or the
Insolence and Insufferable Behaviour of Servants in
England duly enquired into (1724)

Pour la fine fleur de l'Humanité, le temps est un ennemi et [...] son souci premier est de le tuer; mais pour les autres, temps et argent sont pratiquement synonymes.

Henry Fielding

An Enquiry into the Causes
of the late Increase of Robbers (1751)

Tess [...] se mit à gravir l'allée ou la ruelle sombre et tortueuse qui ne se prêtait guère à un pas rapide; c'était une de ces rues percées avant qu'un pouce de terrain n'acquière de la valeur et à l'époque où les montres à une seule aiguille fractionnaient bien assez la journée.

Thomas Hardy

I

Comme nous le savons, c'est entre 1300 et 1650 que la perception du temps a radicalement changé dans la culture intellectuelle occidentale¹. Dans les *Contes de Canterbury*, le coq tient encore son rôle immémorial de réveil-matin de la nature : Chantecler...

Leva les yeux vers le soleil brillant,
qui dans le signe du Taureau avait parcouru
vingt et un degrés et un peu plus ;
et connut, par nature, et par nulle autre science,
qu'il était prime, et chanta de gaillarde voix...

Saluant le coq qui, « par nature savait chaque ascension de l'équinoxial en ce hameau », Chaucer s'empresse de souligner la différence entre le temps « de la nature » et le temps de l'horloge :

Bien plus ponctuel était son chant sur son perchoir
que n'est une horloge ou un cadran d'abbaye.

C'est effectivement sur les clochers que sont apparues les premières horloges : contrairement à Chantecler, Chaucer était Londonien et, comme tel, il était familier du temps de la cour, du temps de l'organisation urbaine et du « temps du marchand » – que Jacques Le Goff, dans un article éloquent des *Annales*, opposait au temps de l'Église médiévale².

Mon propos n'est pas ici de savoir jusqu'à quel point cette nouvelle perception du temps était due à la généralisation des horloges à partir du xiv^e siècle, ni même en quoi elle caractérisa la discipline puritaine et l'exactitude bourgeoise. Une chose est certaine : c'est

bel et bien à cette époque que le changement s'est produit. L'horloge s'impose dans l'univers élisabéthain, faisant du soliloque final de Faust un dialogue avec le temps : « les astres suivent leurs cours, le temps passe, l'horloge va sonner »³. Le temps sidéral, présent depuis les origines de la littérature, est désormais passé d'un seul coup des cieux au foyer. La mortalité et l'amour acquièrent une dimension plus poignante à mesure que le « lent mouvement de l'aiguille » parcourt le cadran. Portée en sautoir, la montre se trouve tout près du battement moins régulier du cœur. L'époque élisabéthaine n'a pas inventé les images classiques du temps, tyran sanguinaire qui dévore, défigure, fauche, mais elles s'imposent désormais avec plus d'immédiateté et d'insistance⁴.

Au fil du xvii^e siècle, l'image du mécanisme d'horlogerie gagne du terrain, et Newton l'étend à l'univers tout entier. À en croire Laurence Sterne, au milieu du xviii^e, l'horloge avait pénétré jusque dans les sphères les plus intimes. Le père de Tristram Shandy – « l'un des hommes les plus réguliers qui fût en tout ce qu'il faisait » – « s'était fait une règle depuis de nombreuses années [...] de remonter le premier dimanche soir de chaque mois [...] une grande horloge de parquet dressée sur le palier de l'escalier de service ». « Et peu à peu, il en était également arrivé à affecter au même jour d'autres menus devoirs familiaux », ce qui permit à Tristram de dater très précisément le moment de sa conception. Mais, revers de la médaille, ce détail devait soulever la fureur d'un horloger qui réagit dans un pamphlet intitulé *The Clockmaker's Outcry Against the Author* :

Les commandes qui m'avaient été passées pour construire plusieurs horloges dans le pays ont été annulées ; car aucune dame respectable n'ose plus parler de « remonter l'horloge » de crainte de s'attirer les railleries et plaisanteries grivoises

Temps, discipline du travail et capitalisme...

de la famille... Au point que les filles de joie demandent maintenant systématiquement : « Monsieur, voulez-vous que je remonte votre horloge ? »⁵

Les matrones vertueuses, poursuivait l'horloger mécontent, en sont réduites à consigner au débarras leurs horloges, coupables « d'inciter aux actes de chair ».

Cet impressionnisme grivois n'apporte toutefois pas grand-chose à notre débat. Il nous intéresse davantage de savoir dans quelle mesure et comment cette modification de la perception du temps a pu affecter la discipline du travail, et jusqu'à quel point elle a influencé la façon dont les travailleurs envisageaient le temps. S'il est vrai que la transition vers la maturité de la société industrielle a induit une profonde restructuration des habitudes de travail – de nouvelles disciplines, de nouvelles motivations, et une nouvelle nature humaine particulièrement sensible à ces motivations –, jusqu'à quel point cela est-il lié à l'évolution de la perception individuelle du temps ?

II

Nous savons que chez les peuples primitifs, la mesure du temps est généralement liée à la cadence familière des cycles du travail et des tâches domestiques. Evans-Pritchard a analysé la notion du temps chez les Nuer :

L'unité de temps quotidienne est le rythme du bétail, le cycle des travaux des champs, et l'heure du jour et le passage du temps dans la journée sont pour un Nuer avant tout la succession de ces travaux et les rapports qu'ils entretiennent.

Les Nandi ont adopté une définition du temps par le travail, subdivisant ainsi la journée non seulement en heures, mais en demi-heures : à 5 heures 30 du matin, les bœufs sont au pâturage, à 6 heures, on a sorti les moutons, à 6 heures 30, le soleil est plus haut dans le ciel, à 7 heures il commence à faire chaud, à 7 heures 30 les chèvres sont parties au pré, etc. Il s'agit là d'une économie exceptionnellement réglée. De la même façon, la langue se dote de nouvelles expressions pour mesurer les intervalles de temps. À Madagascar, on peut ainsi compter le temps à l'aune de la « cuisson du riz » (environ une demi-heure), ou de la « friture d'une sauterelle » (un instant). Pour parler d'une mort rapide, les indigènes de la rivière Cross disaient que « l'homme est mort en moins de temps qu'il n'en faut pour que le maïs soit tout juste grillé » (moins d'un quart d'heure)⁶.

Il n'est guère difficile de trouver de tels exemples plus proches de notre temps culturel. Dans le Chili du XVII^e siècle, le temps se mesurait en Credo ; en 1647, on parla ainsi d'un tremblement de terre qui dura deux Credo. Le temps de cuisson d'un œuf était quant à lui d'un Ave Maria récité à voix haute. Il y a peu encore, en Birmanie, les moines se levaient à l'aube « lorsqu'il y a assez de lumière pour voir les veines de la main »¹. L'*Oxford English Dictionary* cite en anglais le « *pater noster wyle* » (le temps d'un *pater noter*) ou le « *miserere wyle* » (le temps d'un *miserere*) ; le *New English Dictionary* mentionne une autre unité de temps pour le moins arbitraire : le « *pissing time* » (le temps de pisser) – exemple que l'on ne retrouve pas dans l'*Oxford English Dictionary*.

Dans les années 1960, Pierre Bourdieu s'est intéressé de plus près aux comportements du paysan kabyle à l'égard du temps : « C'est une attitude de soumission et de nonchalante indifférence face au passage du temps que nul ne songe à maîtriser, utiliser ou gagner... Toute hâte est considérée comme un manque de savoir-vivre associé à une ambition diabolique. » On appelle parfois l'horloge « le moulin du diable » ; il n'y a pas d'heure fixe pour les repas ; « la notion de rendez-vous exact est inconnue ; ils conviennent simplement de se retrouver "au prochain marché". »

À quoi bon poursuivre le monde ? Personne ne le dépassera jamais, dit une chanson populaire².

Synge nous fournit un exemple classique de cet état d'esprit dans les observations qu'il ramena des îles Aran :

Quand je me promène avec Michael, il arrive souvent que quelqu'un vienne vers moi pour me demander l'heure. Très peu sont toutefois suffisamment au fait de la notion moderne de temps pour comprendre un peu mieux que vaguement la convention des heures, et lorsque je leur dis l'heure qu'indique ma montre, ils ne sont pas satisfaits et demandent combien de temps encore cela leur laisse avant le crépuscule³. Curieusement, pour connaître l'heure, les îliens ses fondent

Temps, discipline du travail et capitalisme...

généralement sur la direction du vent. Presque toutes les maisons sont construites [...] avec deux portes qui se font face, et la plus abritée des deux reste ouverte tout le jour pour laisser entrer la lumière. Si le vent vient du nord, la porte sud est ouverte et l'ombre du chambranle qui se déplace sur le sol de la cuisine indique l'heure ; mais dès que le vent tourne au sud, c'est l'autre porte que l'on ouvre, et les gens, qui n'ont jamais songé à installer un cadran primitif, sont tout désorientés...

Quand le vent vient du nord, la vieille femme me sert mes repas avec une louable régularité ; mais les autres jours, elle me fait souvent mon thé à trois heures au lieu de six...¹⁰

Un tel désintérêt pour le temps de l'horloge n'était bien entendu concevable que dans un village de pêcheurs et de petits paysans, où l'organisation commerciale et administrative est minimale et où les tâches quotidiennes (pêche, agriculture, construction, remaillage des filets, réfection des toits de chaume, confection d'un berceau ou d'un cercueil) n'apparaissent au fermier qu'au fur et à mesure des besoins¹¹. Cette description contribue toutefois à souligner combien les différentes perceptions du temps sont conditionnées par les différentes situations de travail et leur rapport aux rythmes « naturels ». Les chasseurs choisissent certaines heures de la nuit pour poser leurs collets. Les pêcheurs et les marins règlent leur vie sur les marées. En 1800, une pétition du Sunderland faisait valoir que « [...] la ville est un port de mer où beaucoup de gens sont contraints d'être debout à toutes les heures de la nuit pour veiller aux marées et vaquer à leurs occupations sur le fleuve »¹². L'expression révélatrice est ici « veiller aux marées » : l'organisation du temps social du port est calé sur les rythmes de la mer ; ce qui, pour les marins et les pêcheurs, semble on ne peut plus naturel et compréhensible, puisque la contrainte provient de la nature elle-même.

De la même façon, pour les communautés paysannes, il peut paraître « naturel » de travailler de l'aube au crépuscule, notamment à l'époque des moissons : la nature exige que le grain soit récolté avant

l'arrivée des orages. Nous retrouvons le même genre de rythmes de travail « naturels » dans d'autres professions rurales ou industrielles – qu'il s'agisse de s'occuper des brebis à l'époque de l'agnelage et de les protéger contre les prédateurs ; de traire les vaches ; de surveiller la fabrication du charbon de bois pour éviter une combustion trop vive (les charbonniers devaient d'ailleurs dormir à côté des feux) ; ou d'entretenir les fourneaux une fois que le fer a commencé à fondre.

Dans ce type de situations, on parle d'un temps « orienté par la tâche ». Cette définition, qui domine sans conteste dans les sociétés paysannes, reste importante dans les industries villageoises et les activités domestiques. Elle n'a rien perdu de sa pertinence dans les régions rurales de Grande-Bretagne aujourd'hui. Cette orientation par la tâche appelle trois commentaires : premièrement, elle est en un certain sens plus compréhensible, humainement parlant, que le travail mesuré en unités de temps. Le paysan ou l'ouvrier semblent s'acquitter de ce qui est une nécessité objective. Deuxièmement, dans une communauté réglée sur l'orientation par la tâche, la sphère du « travail » semble moins nettement dissociée de la sphère de la « vie ». Travail et rapports sociaux sont étroitement imbriqués – la journée de travail est plus ou moins longue selon la tâche – et il n'y a guère de conflit entre travailler et « passer le temps de la journée ». Troisièmement, les hommes habitués au travail mesuré en heures d'horloge assimilent ce rapport au travail à une perte de temps et à un manque de diligence¹³.

Cette distinction tranchée ne vaut bien entendu que pour un paysan ou un artisan indépendant. Pour la main-d'œuvre salariée, l'orientation par la tâche pose des problèmes bien plus complexes. Le petit fermier peut axer toute son économie familiale sur la tâche ;

ce qui ne l'empêche pas d'adopter au sein de ce système un rapport employeur-employé avec ses enfants, en répartissant le travail, en attribuant des fonctions et en exigeant une certaine discipline. Dès lors, le temps commence déjà à devenir de l'argent – l'argent de l'employeur. L'emploi d'une main-d'œuvre constitue le point charnière entre le travail orienté par la tâche et le travail horaire. Il est vrai qu'il n'est pas indispensable de recourir à un instrument de mesure du temps pour mesurer le travail – chose qui est d'ailleurs bien antérieure à l'usage généralisé de l'horloge. Pourtant, au milieu du XVIII^e siècle, les gros propriéétaires terriens calculaient ce qu'ils attendaient de leur main-d'œuvre en «journées de travail ». Henry Best estimait ainsi le travail de «la parcelle de Cunnigarth, avec ses fonds, à quatre grandes journées, pour un bon faucheur », et à « quatre journées moyennes celle de Spellowe »¹⁴. Markham a tenté de formaliser ce mode d'évaluation :

Un homme [...] peut faucher le blé, comme l'orge et l'avoine, s'il est épais, dur ou couché, en travaillant bien, sans arracher les épis et en laissant la paille repousser, à raison d'un acre et demi par jour ; mais si le blé est bien dur et debout, il peut faire deux acres, voire deux acres et demi par jour ; si le blé est court et clairsemé, il peut en faucher trois acres, et parfois quatre par jour, sans être surchargé de travail...¹⁵

Ce type de calcul est certes délicat tant il comporte d'impondérables. Il était de toute évidence plus pratique de mesurer directement le temps¹⁶.

Cette mesure représente un rapport simple. Les employés perçoivent une différence entre le temps de leur employeur et leur temps « à eux ». L'employeur, pour sa part, doit utiliser le temps de sa main-d'œuvre et veiller à ce qu'il n'en soit pas perdu une miette : ce n'est donc plus la tâche en tant que telle qui importe, mais la valeur du temps ramenée à un étalon monétaire. Le temps devient ainsi une mon-

naie d'échange : il n'est plus passé mais dépensé.

Ce contraste transparaît dans deux passages du poème de Stephen Duck, *Le Travail du batteur*¹⁷, évoquant les rapports au temps et au travail. Le premier présente des conditions de travail que nous en somme venus à considérer comme la norme aux XIX^e et au XX^e siècle :

Sur les solides planches nos fléaux de pommier
rebondissent,
Et les granges renvoient l'écho de leur martèlement.
Voilà que nos armes noueuses fouettent l'air,
Et avec autant de force, s'abattent aussitôt.
L'une tombe, l'autre s'élève, et elles gardent si bien la
cadence,
Que les Marteaux des Cyclopes ne rendraient un timbre
plus clair...
À leur rythme, notre sueur ruisselle en torrents salés,
Goutte de nos mèches ou perle sur notre face.
Nous ne connaissons nul répit dans notre ouvrage ;
L'aire bruyante sans cesse doit résonner.
D'autres, le maître parti, peuvent jouer en toute quiétude ;
Mais l'aire silencieuse aussitôt se trahit.
Impossible de tromper la tâche laborieuse
Et de mettre un doux sourire sur les minutes égrenées,
Pouvons-nous, comme le berger, nous conter quelque
joyeuse histoire ?
La voix se perd, étouffée sous les coups sonores du fléau

Semaine après semaine, nous poursuivrons cette tâche
ingrate,
Jusqu'aux jours de battage qui en fourniront une nouvelle ;
Une nouvelle, oui, mais souvent bien pire,
L'aire ne cède qu'aux foudres du maître ;
Il compte les boisseaux, compte combien par jour,
Puis nous reproche d'avoir traîné la moitié de notre temps.
Pensez-vous donc, manants, que cela suffira ?
Vos voisins battent encore autant que vous.

Nous trouvons là une description de la monotonie, de l'éviction de tout plaisir dans le travail et d'un conflit d'intérêt que l'on attribue généralement au travail en usine. Le second passage raconte la moisson :

À perte de vue se dressent les rangs de blé bien sec,
Spectacle rassurant, et prêt à garnir les greniers.
Notre maître, satisfait, le contemple avec ravissement,
Tandis que nous mettons toute notre force à porter les
sacs.

Temps, discipline du travail et capitalisme...

Bientôt une grande confusion s'empare du champ,
Et de ferventes clameurs assourdissent les moissonneurs,
Les cloches le disputent aux claquements des fouets,
Et des charrettes roulent dans un bruit de tonnerre.
Le blé est rentré, les pois, puis les autres céréales
Partagent le même sort et bientôt dénudent la plaine.
Dans un bruit triomphal, la dernière charretée s'ébranle,
Et de retentissants vivats saluent la fin de la moisson.

Le ton est bien entendu celui d'un exercice très convenu de poésie pastorale du XVIII^e siècle. Il n'en reste pas moins que les généreuses primes de moissons avaient largement de quoi soutenir le moral des ouvriers agricoles. Il serait toutefois abusif de penser qu'ils ne s'intéressaient aux moissons que pour des raisons d'ordre économique ; cette période de l'année est aussi celle où les rythmes collectifs traditionnels l'emportent sur les nouveaux, et où une certaine dose de folklore et de coutumes paysannes contribue au sentiment de satisfaction et aux fonctions rituelles de la moisson – à commencer par la disparition momentanée des différences sociales. « Combien savent encore ce que c'était que de moissonner il y a quatre-vingt-dix ans ! » s'exclamait M.K. Ashby. « Les pauvres, certes ne recevaient qu'une petite part de la moisson, mais ils partageaient tout de même le sentiment de satisfaction du travail accompli, la fierté et la joie d'y avoir participé¹⁸. »

III

On ne sait pas vraiment si, à l'époque de la révolution industrielle, tout le monde pouvait bénéficier de l'heure précise de l'horloge. À partir du ^{xiv}^e siècle, des horloges furent installées sur les clochers des églises et sur la place publique des villes et des grandes cités marchandes. À la fin du ^{xvi}^e, la plupart des paroisses anglaises avaient probablement leur horloge de clocher¹⁹. Mais l'exactitude de ces mécanismes porte à controverse, et le cadran solaire est resté en usage jusqu'au ^{xix}^e siècle (notamment pour régler l'horloge)²⁰.

Jusqu'au ^{xvii}^e siècle, on faisait des dons fonciers charitables (parfois dénommés « terre d'horloge », « ding dong » ou « terre à cloche de couvre-feu ») pour faire sonner les cloches du matin et du couvre-feu²¹. En 1664, Richard Palmer, propriétaire terrien à Wokingham (dans le Berkshire), consacra ainsi les revenus de certaines de ses terres pour payer le bedeau à sonner le bourdon pendant une demi-heure tous les soirs à huit heures et tous les matins à quatre heures, ou à un moment aussi proche que possible de ces heures, entre le 10 septembre et le 11 mars de chaque année,

afin [...] que le plus grand nombre de ceux qui vivent dans le rayon de leur timbre soient invités à se retirer à une heure convenable le soir, et à se lever assez tôt le matin pour accomplir les tâches et les devoirs propres à leur état (tout ce qu'ils réalisent d'ordinaire et dont ils trouvent récompense dans une saine économie et une bonne efficacité).

Mais il s'agissait aussi de faire en sorte que les étrangers et tous ceux qui entendaient la cloche les soirs d'hiver «soient informés de l'heure de la nuit, et bénéficient de quelque orientation pour trouver le droit chemin». Ces «finalités rationnelles» ne pouvaient, selon lui, «qu'être appréciées par toute personne de bon sens, puisque c'est ce qui se fait et est approuvé dans la plupart des villes et des cités marchandes et en bien d'autres lieux du royaume...». La cloche rappellerait également aux hommes leur propre mortalité, et l'heure de la résurrection et du jugement dernier²². Il était plus efficace de recourir à l'ouïe qu'à la vue, notamment dans les régions industrielles en plein essor. Dans les comtés textiles du West Riding, dans les Potteries, et probablement dans d'autres comtés, on sonnait encore la corne pour réveiller la population le matin²³. Le paysan allait parfois lui-même tirer du lit ses employés. Le métier de «réveilleur» est très certainement apparu avec les premières manufactures.

L'exactitude des horloges domestiques s'améliora considérablement avec l'introduction du balancier en 1658. Les comtoises se multiplièrent à partir de 1660, mais le cadran n'avait généralement que l'aiguille des heures; celle des minutes ne se généralisera que beaucoup plus tard²⁴. Quant aux mécanismes portables, la montre de gousset n'eut qu'une précision très douteuse avant le perfectionnement du mécanisme de l'échappement et l'apparition du balancier compensateur en 1674²⁵. L'objet était alors plus apprécié pour son esthétique et ses ornements recherchés que pour sa fonction pratique. En 1668, un habitant du Sussex écrit dans son journal :

ai acheté une montre à boîtier d'argent qui m'a coûté 3 l...
Cette montre donne l'heure du jour, le mois de l'année, l'état
de la lune et les marées, et tourne trente heures sans être
remontée.²⁶

Selon le professeur Cipolla, c'est vers 1680 que les fabricants anglais de montres et d'horloges ont supplanté leurs concurrents européens – pour garder leur supériorité pendant près d'un siècle²⁷. L'art de l'horlogerie était dérivé du savoir-faire des forgerons²⁸, et cette liaison perdure au XVIII^e siècle, où des centaines d'horlogers indépendants réalisent des commandes locales dans leurs ateliers dispersés dans les cités marchandes et même les gros bourgs d'Angleterre, d'Écosse et du Pays de Galles²⁹. La plupart se contentent de fabriquer des horloges de ferme à remontage journalier, mais quelques artisans de génie se distinguent. Ainsi, en 1730, John Harrison, horloger et ancien charpentier de Barton-on-Humber (Lincolnshire), met au point un chronomètre de marine, dont il vante les qualités :

J'ai amené une horloge au plus proche de la vérité que l'on puisse imaginer, quand on sait combien de secondes il y a dans un mois, durée au cours de laquelle elle ne varie pas de plus d'une seconde... Je suis certain de pouvoir la porter à un degré de précision de 2 ou 3 secondes par an.³⁰

John Tibbot, horloger à Newton (Montgomeryshire) met au point en 1810 une horloge qui, à l'en croire, varie rarement de plus d'une seconde en deux ans³¹. À côté de ces extrêmes, de nombreux artisans, aussi ingénieux que qualifiés, jouèrent un rôle décisif dans l'innovation technique des débuts de la révolution industrielle. Les historiens n'ont guère à aller chercher loin pour s'en convaincre : en février 1798, les fabricants de montres et d'horloges revendiquèrent haut et fort leur contribution en protestant contre un projet de taxe sur leurs mécanismes d'horlogerie. La pétition de Carlisle est à ce titre très éloquente :

[...] Les filatures de coton et de laine nous sont totalement redevables du degré de perfection auquel leurs machines ont été portées par les fabricants de montres et d'horloges, dont beaucoup sont depuis quelques années [...] employés pour concevoir, construire et veiller à l'entretien de ces machines...³²

L'horlogerie artisanale subsista tout au long du XVIII^e siècle, mais dès les premières années, les horlogers locaux achetaient volontiers leurs pièces toutes faites à Birmingham et les montaient dans leurs ateliers. À cette époque, la fabrication des montres était en revanche concentrée dans quelques centres, dont les plus importants étaient Londres, Coventry, Prescott et Liverpool³³. Cette industrie établit très tôt une subdivision minutieuse du travail, ce qui favorisa la production de masse, à moindre coût : au plus fort de sa production, en 1796, le secteur fournissait chaque année entre 120 000 et 191 678 unités, dont une large proportion était destinée à l'exportation³⁴. La tentative maladroite de Pitt pour taxer les horloges et les montres, bien qu'elle n'ait duré que de juillet 1797 à mars 1798, a marqué un tournant décisif pour l'industrie horlogère. En 1796 déjà, le secteur se plaignait de la concurrence des montres françaises et suisses ; ces récriminations s'amplifièrent dans les premières années du XIX^e siècle. La guilde des Horlogers affirmait en 1813 que la contrebande de montres en or bon marché avait pris des proportions importantes et que ces objets étaient vendus par des bijoutiers, des merciers, des modistes, des couturiers, des boutiques de jouets français, des parfumeurs, etc.,

«

presque uniquement pour l'usage des classes les plus nanties de la société ». Dans le même temps, des articles de contrebande bon marché, vendus par des prêteurs à gages ou des colporteurs, étaient sans doute destinés aux classes pauvres³⁵.

Il est certain que vers 1800 il y avait de nombreuses montres et horloges en circulation. Mais on ne sait pas qui, au juste, en possédait. Dorothy George écrit qu'au milieu du XVIII^e siècle, « les ouvriers, ainsi que les artisans, possédaient souvent des montres en argent », mais cette affirmation n'est étayée par

aucune date et ne repose que sur très peu de sources documentaires³⁶. Entre 1755 et 1774 à Wrexham, le prix moyen des horloges ordinaires de fabrication locale oscillait entre trois et cinq livres. Une montre de belle facture ne coûtait sans doute pas moins³⁷. Or, ces prix n'étaient certes pas à la portée d'un ouvrier – dont on connaît le budget moyen grâce à Eden ou David Davis – et n'étaient abordables que pour les artisans des villes les mieux payés. On pourrait en conclure qu'à l'époque, l'heure exacte était l'apanage de la grande bourgeoisie, des maîtres, des grands fermiers et des marchands ; peut-être la complexité de la conception des montres et le choix de métaux précieux visaient-ils à en faire avant tout des symboles de statut social.

Cet élitisme semble pourtant avoir perdu du terrain dans les dernières décennies du XVIII^e siècle. C'est du moins ce qu'indiquerait le débat enflammé qu'a soulevé en 1797 et 1798 le projet de taxe sur toutes les horloges et les montres. De tous les impôts qu'introduisit William Pitt, celui-ci fut sans conteste le plus impopulaire – au point qu'il dut être abandonné :

S'il vous prend votre argent – eh bien, il vous reste votre culotte ;

Et les pans de votre chemise, s'il s'empare de votre culotte ;

Et votre peau, si les chemises y passent ; et s'il saisit vos souliers, vous aurez encore vos pieds.

Alors qu'importent les impôts – *nous avons battu la flotte hollandaise* !³⁸

L'impôt était de 2 shillings et 6 pence pour chaque montre en argent ou en métal ; de 10 shillings pour une montre en or et de 5 shillings par horloge. Dans les débats sur la fiscalité, les déclarations des ministres ne brillaient que par leurs contradictions. Pitt expliqua qu'il espérait lever par cet impôt quelque 200 000 livres par an. En fait, il se disait que puis-

qu'il y avait 700 000 foyers imposés et que dans chacun il devait bien se trouver au moins une personne pour porter une montre, la taxe sur les montres à elle seule dégagerait cette recette.

Parallèlement, pour couper court aux critiques, les ministres décrétèrent que le fait de posséder des horloges et des montres était un signe de richesse. Le chancelier de l'Échiquier jouait sur les deux tableaux : les montres et les horloges « étaient certainement des articles nécessaires, mais également des articles de luxe... dont les propriétaires étaient généralement des gens qui avaient les moyens de payer. » « Il envisageait néanmoins d'exempter les horloges les plus vulgaires qui étaient généralement celles des classes pauvres. »³⁹ Le chancelier considérait un peu cette taxe comme un gros lot. Son estimation dépassait par trois fois celle du Premier ministre :

Table des estimations

Articles	taxe	estimation du chancelier	Équivaldrait à
Montres en argent et métal	2s 6p	100 000 £	800 000 montres
montres en or	10 s	200 000 £	400 000 montres
Horloges	5 s	300 000 à 400 000 £	env. 1 400 000 horl.

Tout émoustillé par la perspective d'une telle manne, Pitt revint sur ses définitions : une *seule* montre (comme un seul chien) pouvait être considérée comme un article de nécessité, mais plus d'une montre devenait un « signe extérieur de richesse »⁴⁰.

Mais dans ces projections, on avait omis un détail important : dans la pratique, il était impossible de recouvrer cette taxe⁴¹. Tous les foyers se virent sommés, sous peine de sanctions sévères, de déclarer les montres et horloges qu'ils possédaient. Les paie-

ments devaient se faire tous les trois mois :

M. Pitt a une très haute idée de ce qui reste des finances du pays. La taxe d'une demi-couronne sur les montres devrait être levée tous les trimestres. Voilà qui est beau et grand. Payer sept pence et demi pour soutenir la religion, la propriété et l'ordre social confère certes à un homme un noble sentiment de responsabilité.⁴²

En réalité, cette taxe était perçue comme une absurdité. On y voyait la mise en place d'un véritable système d'espionnage, voire un coup porté à la classe moyenne⁴³. Les consommateurs boycottèrent le produit. Les propriétaires de montres en or firent fondre les boîtiers et les échangèrent contre de l'argent ou du métal⁴⁴. Les centres de production sombrèrent dans une grave récession⁴⁵. En mars 1798, Pitt abrogea la loi, commentant que cette taxe aurait généré bien plus que ce qui avait initialement été escompté. On ignore toutefois si c'était son propre calcul (de 200 000 livres) ou celui du Chancelier de l'Échiquier (700 000 livres) qu'il avait à l'esprit⁴⁶.

Nous restons donc dans l'ignorance, comme bien d'autres érudits respectables. Une chose est certaine : vers 1790, les montres et horloges sont très répandues ; c'est aussi à cette époque qu'elles cessent d'être des objets de luxe pour devenir des articles de nécessité. Les paysans eux-mêmes possèdent des horloges en bois qui leur ont coûté moins de vingt shillings. De fait, et ce n'est pas surprenant, les horloges et les montres se généralisent au moment précis où la révolution industrielle exige une meilleure synchronisation du travail.

Des ouvrages d'horlogerie bon marché – et de piètre qualité – commencent à apparaître, mais le prix de mécanismes perfectionnés reste pendant plusieurs décennies inabordable pour l'artisan⁴⁷. Ne nous laissons pour autant pas abuser par la logique des choix économiques normaux. Le petit instrument qui régu-

lait les nouveaux rythmes de la vie industrielle était en même temps l'un des nouveaux besoins les plus urgents que suscitait le capitalisme industriel pour dynamiser son propre développement. Une horloge ou une montre n'était pas simplement utile ; elle donnait un certain prestige à son propriétaire, et l'on pouvait consentir à des sacrifices pour en acquérir une. Les moyens et les occasions de s'en procurer ne manquaient pas. Pendant longtemps, les pickpockets proposèrent des montres solides et bon marché directement aux consommateurs, aux prêteurs sur gages et aux cabarets⁴⁸. Même les journaliers, une ou deux fois dans leur vie, pouvaient avoir des revenus exceptionnels et les consacrer à l'achat d'une montre. Les miliciens avaient leur solde⁴⁹, les ouvriers agricoles, leur prime de moisson, et les domestiques leur salaire annuel⁵⁰. Dans certaines régions, on vit apparaître des clubs d'Horloges et de Montres – qui étaient en fait des coopératives d'achat collectif à crédit⁵¹. Pour le pauvre, la pièce d'horlogerie était un investissement, un moyen de placer ses économies. Elle pouvait, en cas de besoin, être vendue ou gagée⁵². Vers 1820, un typographe des quartiers populaires de Londres s'émerveille : « Cette tocante ne m'a coûté qu'un billet de cinq livres quand je l'ai achetée, et je l'ai mise plus de vingt fois au clou et j'en ai tiré plus de quarante livres en tout. Une bonne montre, c'est un ange gardien quand on est sur la paille. »⁵³

Dès qu'une corporation d'ouvriers voyait son niveau de vie s'améliorer, on a remarqué que ses membres s'empressaient d'acquérir une montre. Le récit de Radcliff sur l'âge d'or des tisserands du Lancashire atteste que dans les années 1790, chaque homme avait une montre dans sa poche, et que « chaque maison était équipée d'une horloge logée dans une caisse d'élégant acajou ou richement ornementée »⁵⁴. Cinquante ans plus tard, à Manchester, le même phéno-

mène attirait l'attention du journaliste :

Aucun ouvrier de Manchester ne se privera d'une montre s'il peut s'en offrir une. On voit, ici et là, dans les maisons plus cossues, une de ces anciennes horloges semainières à façade métallique ; mais l'article qui est de loin le plus répandu est la petite machine hollandaise avec son pendule alerte qui oscille ouvertement et innocemment au regard de tous.⁵⁵

Trente ans plus tard, c'était la double chaîne de montre en or qui symbolisait la réussite du dirigeant syndical travailliste-libéral et, en récompense de cinquante années de servitude disciplinée dans le travail, l'employeur éclairé offrait à son employé une montre en or gravées à ses initiales.

IV

Mais de la montre, revenons-en à la tâche. L'importance accordée au temps dans le travail est étroitement liée à la nécessité de synchroniser la main-d'œuvre. Tant que l'industrie manufacturière restait cantonnée à la sous-traitance à domicile ou aux petits ateliers artisanaux et qu'elle n'était pas organisée selon une division des tâches complexes, le degré de synchronisation exigé était moindre et le travail restait « orienté par la tâche »⁵⁶. Dans ce système de sous-traitance, on passait beaucoup de temps à aller chercher, transporter ou attendre les matériaux. Les intempéries pouvaient perturber non seulement l'agriculture, le bâtiment et les transports mais aussi les filatures, car les pièces achevées devaient être mises à sécher sur des étendoirs. En étudiant de plus près chaque tâche, on est surpris de constater la multiplicité de sous-tâches que le même ouvrier ou le même groupe familial devait réaliser dans une maison ou dans un atelier. Même dans les grands ateliers, les hommes continuaient parfois à accomplir tout un éventail de tâches à leur banc ou à leur métier, et – mis à part les cas où les craintes de coulage ou de vol de matériel imposaient une surveillance plus étroite – ils bénéficiaient d'une certaine flexibilité dans leurs allées et venues.

Avant l'avènement de la production de masse mécanisée, l'organisation du travail était donc caractérisée

par l'irrégularité. Dans le cadre de la production requise pour la semaine ou la quinzaine – tant de verges de tissus, tant de clous ou de paires de chaussures – la journée de travail pouvait être plus ou moins longue. De plus, dans les premiers temps de l'industrie manufacturière et de l'industrie minière, de nombreux emplois mixtes persistaient : les employés des mines d'étain de Cornouailles pêchaient aussi le pilchard ; leurs collègues des mines de plomb du Nord cultivaient parallèlement de petits lopins de terre ; les artisans des villages louaient leurs services dans le bâtiment, les transports, la menuiserie ; les ouvriers à domicile délaissaient leur emploi pour aller moissonner ; les petits fermiers des Pennines étaient aussi tisserands.

De par la nature même de ces travaux, très peu de renseignements précis nous sont parvenus sur le temps qu'ils prenaient. Le journal d'un tisserand-fermier qui consigna minutieusement ses activités en 1782-1783 nous éclaire toutefois sur la diversité de ces tâches. En octobre 1782, outre son métier de tisserand, il est encore employé aux moissons et aux battages. Par temps de pluie, il peut tisser entre huit verges et demi ou neuf verges de tissu ; le 14 octobre, il livre sa pièce achevée, et ne tisse donc que quatre verges trois-quarts ; le 23, il « travaille à l'extérieur » jusqu'à 15 heures, et ne tisse que deux verges avant le coucher du soleil, puis « rapièce [son] habit dans la soirée ». Le 24 décembre « j'ai tissé 2 verges avant 11 heures. J'ai fait le tas de charbon, balayé le plafond et les murs de la cuisine et épandu le fumier jusqu'à 10 heures du soir ». Mis à part les moissons, les battages, le baratage, l'entretien des fossés et le jardinage, il précise :

18 janvier 1783 : J'ai été embauché pour préparer une stalle pour un veau et aller chercher les hautes branches de trois grands arbres qui poussaient dans l'allée et ont été abattus ce jour là pour être vendus à John Blagbrough.

Temps, discipline du travail et capitalisme...

21 janvier : Je n'ai tissé que 2 verges trois-quarts car j'ai dû m'occuper de la vache qui venait de vèler (Le lendemain, je suis allé à Halifax acheter des remèdes pour la vache).

Le 25 janvier, il tisse deux verges, se rend au village voisin et s'acquitte de « menus travaux autour et dans la cour, et écri[t] une lettre dans la soirée ». Entre autres occupations, il effectue des livraisons à façon avec une charrette à cheval, ramasse des cerises, aide à construire la digue d'un moulin, participe à une réunion chez les baptistes et assiste à une pendaison publique⁵⁷.

Ces activités irrégulières doivent être vues dans le cadre du cycle irrégulier de la semaine de travail (voire de l'année de travail) qui indignait tant les moralistes et les mercantilistes du XVII^e siècle. Une ballade publiée en 1639 nous en donne une version satirique :

Chacun sait que Lundi est frère de Dimanche,
et que Mardi en est un autre ;
Mercredi il faut aller à l'église prier ;
Jeudi est à demi chôme ;
Vendredi, il est trop tard pour se mettre à filer
Et Samedi est encore à demi férié.⁵⁸

En 1681, John Houghton s'offusque de tant d'oisiveté :

On a remarqué que lorsque les tricoteurs et les fabricants de bas de soie tiraient bon prix de leur travail, ils travaillaient rarement le lundi ou le mardi, et passaient le plus clair de leur temps à la taverne ou au jeu de quilles... Les tisserands, qui sont bien souvent ivres le lundi, ont mal aux cheveux le mardi et le mercredi leurs outils ne sont pas état. Quant aux cordonniers, ils préféreraient être pendus qu'oublier la Saint-Crépin le lundi... et cela dure habituellement tant qu'ils ont encore un sou en poche ou quatre liards de crédit.⁵⁹

Lorsque les hommes avaient le contrôle de leur vie professionnelle, leur temps de travail oscillait donc entre d'intenses périodes de labeur et d'oisiveté. (Organisation que l'on retrouve au demeurant aujourd'hui chez les travailleurs indépendants – artistes,

écrivains, petits fermiers, et sans doute aussi chez les étudiants –, ce qui porterait à se demander si ce n'est pas là un rythme de travail « naturel » pour l'homme.) À en croire la tradition, les lundi et mardi, la navette du métier à tisser était rythmée par la lente goulante des tisserands : « *On a bien l'temps, on a bien l'temps.* » Les jeudi et vendredi, ils changeaient de refrain : « *Plus qu'un jour à tirer, plus qu'un jour à tirer.* »⁶⁰. La tentation de rester au lit une heure de plus le matin obligeait à achever le travail tard le soir à la chandelle⁶¹. Très peu de corporations manquaient d'observer la Saint-Lundi : cordonniers, tailleurs, charbonniers, typographes, potiers, tisserands, bonnetiers, couteliers – autant de métiers des quartiers populaires de Londres. Si, à l'époque des guerres napoléoniennes, la plupart des secteurs d'activité de Londres connaissaient le plein-emploi, un témoin déplorait que « la Saint-Lundi soit si religieusement observée dans cette grande ville [...] et généralement suivie de la Saint-Mardi »⁶². D'après une chanson populaire de la fin du XVIII^e siècle, *Les Joyeux Couteliers*, ce rituel n'était pas sans susciter quelques tensions dans les ménages :

Par un beau Saint-Lundi,
Assis près de la forge,
Je racontais mon dimanche,
tout de joyeuse humeur
Quand soudain j'entendis la trappe se lever
Et sur l'échelle surgit ma femme :
« Le diable de toi, Jack, je vais te dessoûler, moi !
Tu mènes une vie d'ivrogne,
Tu restes assis au lieu de travailler,
Avec ton pichet sur les genoux ;
Le diable de toi, tu seras toujours un fainéant
Et moi, je m'échine à te servir. »

La femme poursuit son sermon, avec un débit « plus rapide que mon burin un vendredi », affichant ses revendications de consommatrice :

Temps, discipline du travail et capitalisme...

Regardes donc, vois à quoi ressemble mon corset,
Vois mes pauvres souliers ;
Ma robe et mon jupon à demi mités,
Et mes bas tout filés.

Et de menacer d'une grève générale :

Tu sais que je n'aime ni les scènes ni les querelles,
Mais je n'ai plus de savon ni de thé.
Le diable t'emporte, Jack, lâche ta bouteille
Ou plus jamais tu ne te coucheras à mon côté.⁶³

Il semble bien que la Saint-Lundi ait été célébrée presque partout où l'on trouvait de petites industries domestiques ou de sous-traitance à façon. Elle était observée dans les mines et parfois jusque dans les manufactures et les industries lourdes⁶⁴. Elle se perpétua en Angleterre au XIX^e siècle – et même jusqu'au XX^e siècle⁶⁵ – pour tout un ensemble de raisons socio-économiques complexes. Dans certaines corporations, les petits patrons eux-mêmes acceptaient cette institution et consacraient le lundi à la réception ou à la distribution des travaux. À Sheffield, où les couteliers honoraient obstinément le saint depuis des siècles, c'était devenu « une coutume et une habitude bien ancrée » que les aciéries elles-mêmes respectaient (1874) :

Cette oisiveté du lundi est, dans certains cas, officialisée par le fait que le lundi est le jour que l'on réserve à la réparation des machines des grandes aciéries.⁶⁶

Dans les localités où la coutume était solidement établie, le lundi était le jour où chacun pouvait faire son marché et vaquer à ses affaires personnelles. Et, comme l'écrit Duveau à propos des ouvriers français : « Le dimanche est le jour de la famille, le lundi celui de l'amitié. » Et au XIX^e siècle, cette observance devint un privilège accordé aux artisans les mieux payés⁶⁷.

En 1903 encore, le récit d'un «vieux potier» fournit des observations fort judicieuses sur l'irrégularité des horaires de travail qui se perpétuèrent dans les plus anciens ateliers de poterie jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Vers 1830 et 1840, les potiers «observaient religieusement la Saint-Lundi». Bien que la plupart des emplois fussent des engagements à l'année, le salaire hebdomadaire était indexé sur la productivité, et les potiers qualifiés embauchaient leurs enfants et travaillaient à leur propre rythme, presque sans aucune surveillance. Les enfants et les femmes venaient travailler le lundi et le mardi, mais il régnait ces jours-là une «atmosphère de vacances» et la journée de travail était plus courte que de coutume, car les potiers, partis boire leurs gages de la semaine précédente, s'absentaient une bonne partie du temps. Mais les enfants étaient censés préparer le travail (confectionner par exemple les anses des pots qu'il tournerait), et tous enduraient des journées de travail exceptionnellement longues (de quatorze heures et parfois seize heures), du mercredi au samedi :

Depuis, je me suis dit que sans les repos accordés dans toutes les poteries aux femmes et aux garçons en début de semaine, la tension extrême des quatre derniers jours n'aurait pu être soutenue.

«

Le Vieux Potier», qui n'était en fait autre qu'un prédicateur méthodiste converti aux idées libérales-radicales, voyait dans ces coutumes qu'il déplorait une conséquence de l'absence de mécanisation des poteries. Il maintenait que cette indiscipline dans le travail quotidien déteignait sur tout le mode de vie et l'organisation de la vie ouvrière dans les Potteries :

«

La mécanisation assure la discipline des opérations industrielles», assurait-il, poursuivant :

Temps, discipline du travail et capitalisme...

Si tous les matins dès six heures, une machine à vapeur avait ronflé, les ouvriers auraient pris l'habitude de travailler de façon continue et régulière. [...] J'ai également remarqué que les machines favorisent la planification. [...] Cette qualité manquait tragiquement aux ouvriers des Potteries. Ils vivaient comme des enfants, sans jamais calculer à l'avance leur travail ou ses résultats. Dans certains des comtés les plus au nord, l'habitude de planifier les a rendus très avisés à bien des égards. Les grandes sociétés coopératives n'auraient jamais atteint un développement si impressionnant et si fructueux sans l'organisation attachée à l'usage des machines. Une machine travaillait tant d'heures par semaine et produisait telle longueur ou tant de verges de tissus. Chaque minute comptait dans ces résultats, tandis que dans les Potteries, on ne considérait ni les heures, ni même parfois les jours, comme des facteurs déterminants de la production. Il resterait bien encore les matinées et les nuits des derniers jours de la semaine, et on comptait toujours sur ces moments pour rattraper le temps perdu par négligence en début de semaine.⁶⁸

Ce rythme de travail irrégulier était souvent associé aux beuveries de fin de semaine. À l'époque victorienne, de nombreux pamphlets des sociétés de tempérance s'en prenaient à la Saint-Lundi. Mais même l'artisan le plus sobre et le plus discipliné éprouvait le besoin de rompre son rythme de travail. « Je ne sais comment décrire l'aversion profonde qui s'empare parfois du travailleur et l'empêche irrémédiablement, pendant un temps plus ou moins long, de se concentrer sur son occupation habituelle », écrivait Francis Place en 1829. Et il ajoutait en note un témoignage personnel :

Pendant près de six ans de ma vie professionnelle, alors que j'avais entre douze et dix-huit heures de travail par jour, quand je ne pouvais plus, pour les raisons que j'ai dites, continuer à travailler, je fuyais mon ouvrage et filais aussi vite que je le pouvais à Highgate, Hamstead, Muswell-Hill ou Norwood, puis je « revenais à mon vomi »... C'est ce que font tous les travailleurs que j'ai rencontrés, et plus la situation d'un homme est désespérée, plus ces escapades sont fréquentes et longues.⁶⁹

Relevons enfin que l'irrégularité de la journée et de la semaine de travail correspondait, jusque dans les pre-

mières décennies du XIX^e siècle, à une année de travail encore plus irrégulière, ponctuée par les fêtes traditionnelles et les jours de foires. Pourtant, bien qu'au XVII^e siècle le Sabbat l'ait emporté sur les anciens jours des Saints⁷⁰, les gens se raccrochèrent obstinément à leurs veillées et à leurs fêtes coutumières, en en amplifiant peut-être même la vigueur et la fréquence⁷¹.

Ce constat qui vaut pour l'industrie manufacturière pourrait-il être appliqué aux ouvriers agricoles ? De prime abord, il semblerait qu'il faille là un travail quotidien et hebdomadaire continu : aux champs, le paysan ne connaissait pas la Saint-Lundi. Encore faut-il distinguer plus précisément les différentes conditions de travail. Au XVIII^e et au XIX^e siècles, il y avait dans tous les villages des artisans indépendants et une importante main-d'œuvre affectée à des tâches irrégulières⁷². De plus, à l'époque où les terres n'étaient pas clôturées, on reprochait généralement aux jachères et aux vaines pâtures d'être improductives et de représenter une perte de temps pour le petit fermier ou le villageois :

[...] offrez-leur du travail et ils vous diront qu'ils doivent aller surveiller leurs moutons, couper des ajoncs ou chercher la vache à la mare, ou peut-être diront-ils qu'ils doivent faire ferrer leur cheval qui devra les porter à une course de chevaux ou un match de cricket. (Arbunthnot, 1773)

À tant lambiner derrière son troupeau, il s'habitue à l'indolence. Il perd ainsi sans même s'en rendre compte des quarts de journées, des demi-journées, voire des journées entières. C'est à désespérer du travail à la journée. (Rapport sur le Somerset, 1795)

Lorsqu'un journalier possède plus de terre que sa famille et lui-même ne peuvent en cultiver dans la soirée [...] le fermier ne peut plus attendre de lui un travail régulier. (*Commercial & Agricultural Magazine*, 1800)⁷³

À quoi nous devrions ajouter les griefs fréquents des partisans du progrès agricole qui ne voyaient qu'une déplorable perte de temps tant dans les foires sai-

sonnières que dans les marchés hebdomadaires (avant l'apparition des épiceries de village)⁷⁴.

Le garçon de ferme ou l'ouvrier agricole salarié, qui effectuait ses heures contractuelles et même plus, qui n'avait droit ni à la vaine pâture ni à posséder des terres et qui, s'il n'était pas logé sur place, vivait dans une ferme que lui baillait son maître, était sans aucun doute tenu à une discipline de travail d'airain, au XVII^e comme au XVIII^e siècles. En 1636, Markham décrivait avec délectation la journée d'un laboureur logé :

Le laboureur se lèvera avant quatre heures du matin, et après avoir rendu grâces à Dieu pour le repos qu'il lui a accordé et prié pour le succès de ses tâches, il se rendra à son écurie...

Après avoir curé l'écurie, pansé et nourri ses chevaux et préparé son attelage, il pourra prendre son petit déjeuner (entre six heures et six heures trente), puis il labourera jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi, prendra une demi-heure pour dîner, soignera ses chevaux, etc., jusqu'à six heures trente du soir, heure à laquelle il pourra rentrer souper :

Et après son souper, soit il s'installera devant l'âtre pour réparer ses souliers et ceux de sa famille, soit il ira battre ou démêler du chanvre ou du lin, ou trier et presser des pommes douces ou sures pour le cidre ou le verjus, ou bien il ira moudre du malt au moulin à bras, ramasser des roseaux à chandelles, ou s'acquitter de quelque tâche domestique à l'intérieur jusqu'à ce que sonnent huit heures...

Tout cela fait, il pourra se retirer – non cependant sans avoir une fois encore soigné ses bêtes et « rendu grâce au Seigneur pour les bienfaits qui lui ont été dispensés en ce jour »⁷⁵.

Cette description éveille tout de même un certain scepticisme. La nature même de cette occupation pose d'évidence problème : le labour n'est pas une activité à l'année. Les horaires et les tâches varient

nécessairement en fonction des conditions météorologiques. Les chevaux, sinon les hommes, doivent se reposer. Comment, en outre, surveiller cet emploi du temps ? Le récit de Robert Loder indique que (lorsqu'ils échappaient à l'œil vigilant du maître) les domestiques ne passaient guère leur temps agenouillés à rendre grâces au Seigneur pour leur sort enviable : « puisque les hommes peuvent travailler à leur gré, ils peuvent donc tout aussi bien fainéanter »⁷⁶. Le fermier lui-même aurait été astreint à des heures exceptionnellement longues pour tenir tous ses employés occupés en permanence⁷⁷. Et le garçon de ferme pouvait revendiquer chaque année son droit à dénoncer son contrat, si son emploi lui déplaisait.

La clôture des champs et le progrès agricole furent donc deux phénomènes qui contribuèrent dans une certaine mesure à une gestion plus efficace du temps et de la main-d'œuvre. À la fin du XVIII^e, les champs clos et l'excédent de main-d'œuvre disponible resserrèrent l'étau sur ceux qui disposaient d'un emploi régulier. Ils durent choisir entre l'emploi à temps partiel – et ainsi se retrouver soumis à la loi sur les pauvres –, ou une discipline de travail plus rigoureuse. Cela n'était pas tant le fait de nouvelles techniques que de la farouche volonté des nouveaux employeurs capitalistes de mieux rentabiliser le temps. Ce problème est au cœur du débat entre les partisans d'une main-d'œuvre salariée régulière et les partisans du travail « à façon » (c'est-à-dire des journaliers employés à des travaux particuliers et payés à la tâche). Vers 1790, Sir Mordaunt Martin condamnait le recours aux façonniers,

que les gens acceptent pour s'épargner le souci de surveiller leurs employés : le résultat est que le travail est mal fait, qu'à la taverne, les ouvriers se vantent de ce qu'il peuvent dépenser « en un clin d'œil », et que cela fâche ceux qui ne touchent qu'un salaire raisonnable.

«

Un fermier » lui opposait que le travail à façon pouvait fort bien être associé au salariat permanent :

Deux journaliers s'engagent à faucher une parcelle d'herbe à deux shillings ou une demi-couronne l'acre. J'envoie avec leurs faux deux de mes domestiques au champ et je suis assuré que leurs compagnons ne les laisseront guère faiblir à l'ouvrage ; et ainsi, je gagne... les heures de travail de mes domestiques, qui viennent s'ajouter à celles que mes journaliers consacrent volontairement.²⁸

Le XIX^e siècle trancha résolument en faveur du travail payé à la semaine, auquel on pouvait adjoindre en cas de besoin le travail à façon. La journée de l'ouvrier agricole du Wiltshire, décrite vers 1870 par Richard Jeffries, était à peine moins longue que celle que décrivait Markham. Peut-être était-ce sa capacité à travailler ainsi sans relâche qui lui donnait cette

«

démarche maladroite » et « cette lenteur léthargique qui semble accompagner chacun de ses gestes »²⁹.

Dans l'économie rurale, c'était à la femme de l'ouvrier agricole qu'incombait le travail le plus dur et le plus long. De toutes ses fonctions, celle qui consistait à s'occuper des enfants était la plus nettement orientée par la tâche. L'autre grand volet de son travail se déroulait aux champs, dont elle ne repartait que pour reprendre ses corvées domestiques. Comme s'en plaignait Mary Collier dans une réplique caustique à Stephen Duck :

[...] lorsque nous rentrons au foyer
Hélas, nous comprenons que notre travail ne fait que
commencer ;
Tant de choses demandent nos soins
Que dix mains ne nous seraient pas de trop.
Une fois les enfants couchés, nous mettons tout notre soin
À préparer votre retour à la maison :
Vous soupez et allez derechef au lit
Et vous vous reposez jusqu'au lendemain,
Tandis que nous ne pouvons hélas dormir que très peu
Car nos enfants turbulents pleurent et s'agitent...

Temps, discipline du travail et capitalisme...

À tous les travaux nous prenons part,
Et de l'heure où commence la moisson
À celle où le blé est coupé et rentré,
Notre labeur et nos corvées quotidiennes sont tels
Que nous n'avons presque jamais *le temps de rêver*.⁸⁰

De telles cadences n'étaient supportables que parce qu'une partie du travail (garder les enfants à la maison), s'avérait nécessaire et inévitable et n'était pas le fait d'une contrainte extérieure. Cela reste vrai aujourd'hui et, malgré le temps que passent les enfants à l'école et devant la télévision, les rythmes du travail domestique de la femme ne peuvent se mesurer en heures. Une mère avec des enfants en bas âge n'a qu'une vague notion du temps, qui pour elle est réglé par d'autres marées humaines. Elle n'a pas encore échappé aux conventions de la société « préindustrielle ».

V

Ce n'est pas sans raison que je mets le terme « préindustriel » entre guillemets. La transition vers une société industrielle à part entière appelle certes une analyse sociologique aussi bien qu'économique ; mais on se contente bien trop souvent de brandir des principes tels « *la priorité au temps* » ou « *la tendance décroissante de l'offre de main-d'œuvre* » pour tenter – maladroitement – de mettre des termes économiques sur des problèmes sociologiques. De la même façon, la volonté de réduire à des modèles élémentaires un phénomène unique, supposé neutre et défini par la technologie, tel l'« industrialisation », est tout aussi suspecte^{a1}. D'une part, c'est faire beaucoup de violence à la sémantique que de qualifier de « préindustrielles » les industries manufacturières hautement développées et fortement axées sur la technologie de la France et de l'Angleterre du XVIII^e siècle (et avec elles, les modes de vie correspondants). Cet épithète ouvre en outre la voie à d'innombrables parallèles fallacieux entre des sociétés de niveau économique très différent. D'autre part, cette « transition » ne s'est jamais faite selon un seul et même type de modalités. Elle a nécessairement des répercussions sur la culture tout entière : la résistance au changement et l'acceptation du changement proviennent de la culture dans son ensemble. Et cette culture exprime en elle-même les systèmes de pouvoir, les rapports à la propriété, les institutions religieuses, etc. –

autant d'éléments qu'on ne peut négliger sans édulcorer les phénomènes et réduire l'analyse à des banalités. Surtout, la transition n'est pas un passage vers «

l'industrialisation » tout court, mais vers un capitalisme industriel ou (pour le ^{xx}^e siècle) vers des systèmes alternatifs dont on connaît encore mal les caractéristiques. Ce qui nous intéresse ici ne se limite pas aux évolutions des techniques manufacturières qui appellent une meilleure synchronisation du travail et une plus grande exactitude des horaires dans *n'importe quelle* société ; mais bien davantage la façon dont ces bouleversements sont vécus dans une société qui s'ouvre au capitalisme industriel. Nous attachons tout autant d'importance à la perception du temps telle que la technologie la détermine, qu'à la mesure du temps comme moyen d'exploitation de la main-d'œuvre.

En Angleterre, plusieurs facteurs expliquent que cette transition ait été particulièrement longue et conflictuelle : l'un de ceux que l'on a souvent noté est que dans la mesure où l'Angleterre fut le berceau de la révolution industrielle, elle ne disposait ni de Cadillacs, ni d'aciéries, ni de téléviseurs susceptibles de démontrer sa finalité. De plus, les prémices de la révolution industrielle furent si longs, qu'au début du ^{xviii}^e siècle, il existait déjà une culture populaire vigoureuse et reconnue dans les régions manufacturières – au grand désespoir des tenants de la discipline. John Tucker, doyen de Gloucester, estimait ainsi en 1745 que « les classes les plus basses de la société » étaient totalement dégénérées. Les étrangers, sermonnait-il, assimilaient « le bas peuple de nos cités populeuses aux gredins les plus abandonnés et les plus licencieux qui soient sur cette terre ».

Tant de vulgarité et d'insolence, tant de débauche et de prodigalité, tant d'oisiveté, d'irréligion, de jurons et de blasphèmes, et de mépris pour toute règle et toute autorité...

Temps, discipline du travail et capitalisme...

Notre peuple s'est enivré au calice de la liberté.⁸²

Les horaires de travail irréguliers dont nous parlions plus haut expliquent en partie la sévérité des doctrines mercantilistes qui préconisaient de maintenir les salaires à des niveaux assez bas pour lutter contre l'oisiveté ; il a d'ailleurs fallu attendre la seconde moitié du XVIII^e siècle pour que des incitations salariales capitalistes « normales » commencent à entrer dans les usages⁸³. Les conflits portant sur la discipline ont déjà été étudiés ailleurs⁸⁴. Je voudrais ici aborder différents aspects qui touchent plus particulièrement à la discipline par rapport au temps. On en trouve un premier dans l'extraordinaire « Règlement des Fonderies Crowley » : au moment même où l'industrie manufacturière se dotait des premières grandes unités de production, Crowley, vieil autocrate, éprouva le besoin de rédiger un véritable code civil et pénal de plus de 100 000 mots, afin de contrôler et de régner sans partage sur sa main-d'œuvre réfractaire. Les préambules des articles 40 (Du responsable de l'usine) et 103 (Du contremaître) donnent le ton, justifiant la nécessité d'une surveillance des ouvriers par des arguments moraux. L'auteur s'en explique dans l'article 40 :

Ayant été effrontément trompé par diverses personnes travaillant à la journée qui avaient bénéficié de la complicité d'employés aux écritures, et ayant payé bien plus de temps que je ne l'aurais dû en conscience, et au vu de la bassesse et de la déloyauté de certains employés qui ont dissimulé la paresse et la négligence de ces gens payés à la journée...

Et l'article 103 :

D'aucuns ont cru pouvoir prétendre à quelque droit de paresse, pensant par leur vivacité et leur compétence pouvoir en faire assez en moins de temps que les autres. D'autres ont été suffisamment idiots pour penser qu'il leur suffisait de faire acte de présence sans s'investir dans leur travail... D'autres encore suffisamment impudents pour se vanter de leur improbité et railler les autres pour leur zèle...

Afin de repérer les paresseux et les canailles, et de récompenser les justes et les dévoués, j'ai jugé bon de nommer un

Temps, discipline du travail et capitalisme...

Contremaître, qui tiendra un registre des horaires, et j'ordonne et déclare par la présente que de 5 heures à 8 heures et de 7 heures à 10 heures, il y a 15 heures dont il sera retiré 1 heure et demie pour les repas. Ce qui fixe donc la durée du travail effectif à 13 heures et demie.

Ce temps de travail doit être calculé « déduction faite de tout le temps passé dans les tavernes, les cabarets, les cafés, à déjeuner, à dîner, à jouer, à dormir, à fumer, à chanter, à lire les nouvelles, à se quereller, se disputer ou discuter, ou à tout ce qui est étranger à mes affaires et à toutes formes d'oisiveté ».

Le contremaître et le responsable de l'usine furent ainsi chargés de tenir jour après jour et pour chaque employé une fiche horaire à la minute près, faisant état de l'heure d'entrée et de l'heure de sortie. Dans l'article concernant le contremaître, l'alinéa 31 (ajouté ultérieurement) stipule :

Ayant été informé que certains employés ont été assez malhonnêtes pour régler l'heure de la cloche de sortie sur l'horloge qui avançait le plus, et l'heure de la cloche d'entrée sur l'horloge qui retardait le plus, et que ces deux sinistres traîtres de Fowell et Skellerne les ont sciemment laissé faire ; j'ordonne par la présente que personne sous aucun prétexte ne tienne compte d'aucune horloge, cloche, montre ou cadran autre que l'horloge du Contremaître, qui ne sera elle-même réglée que par son dépositaire officiel.

Le responsable de l'usine reçut ordre de garder cette horloge « soigneusement sous clé, afin que personne ne puisse y accéder pour la modifier ». Ses attributions étaient par ailleurs définies à l'alinéa 8 :

Chaque matin, le Responsable sonnera la cloche à 5 heures pour le début de la journée de travail, à 8 heures pour le petit déjeuner, et une demi-heure pour la reprise du travail ; à midi pour le dîner, à 1 heure pour la reprise du travail et à 8 heures pour la fin de la journée et la fermeture des locaux.

Tous les mardis, il devait remettre son registre de présence, en lui joignant la déclaration sur l'honneur

suivante :

J'atteste que ce registre horaire a été tenu sans faveur ni états d'âme, sans haine ni mauvaise volonté, et j'affirme sincèrement que les personnes mentionnées ci-dessus ont effectué pour le compte de M. John Crowley le nombre d'heures indiquées ci-dessus.⁸⁵

Le cadre familial du capitalisme industriel discipliné apparaît ainsi dès 1700, avec les fiches horaires, la pointeuse, les mouchards et les amendes. Soixante-dix ans plus tard, cette discipline serait imposée dans les premières filatures de coton (où les machines elles-mêmes complétaient efficacement la pointeuse). Mais faute de machines pour régler le rythme de travail dans les poteries, Josiah Wedgwood, farouche apôtre de la discipline, en fut réduit à user d'étonnants artifices pour discipliner ses gens. Le responsable de la manufacture devait ainsi

[...] être le premier aux ateliers le matin et installer les ouvriers à leur poste à mesure de leur arrivée, afin d'encourager ceux qui arrivent régulièrement à l'heure, de leur faire savoir que leur ponctualité est dûment remarquée, et de les distinguer des autres ouvriers moins disciplinés par des signes d'approbation répétés, des cadeaux ou tous autres signes adaptés à leur âge, etc.

Les retardataires se verront pour leur part signifier des blâmes et si, après plusieurs signes de désapprobation, ils ne se présentent toujours pas à l'heure, il conviendra de tenir un registre de leurs retards et de retirer de leurs gages le montant correspondant aux heures manquantes s'il sont salariés, et s'ils travaillent à la tâche, les congédier jusqu'à l'heure du déjeuner lorsqu'ils auront fait l'objet de plusieurs avertissements.⁸⁶

Ce règlement fut par la suite quelque peu renforcé :

Tout ouvrier qui franchira par la force le portail des ateliers après l'heure autorisée par le Contremaître sera redevable d'une amende de 2 pence.⁸⁷

McKendrick a montré comment Wedgwood a réglé le problème dans ses usines d'Etruria et introduit le premier système répertorié de pointage mécanique⁸⁸.

Il semble néanmoins que dès que l'impressionnant Josiah tournait le dos, les potiers reprenaient leurs mauvaises habitudes.

Il serait toutefois simpliste de penser que ces questions de discipline étaient limitées à l'usine ou à l'atelier ; nous devons également faire un bref détour vers les tentatives entreprises dans les régions industrielles pratiquant la sous-traitance à domicile pour imposer une « gestion du temps », et sur leurs incidences sur la vie sociale et familiale. Presque tout ce que les patrons *auraient voulu* imposer se trouve résumé dans un seul et même fascicule : *Friendly Advice to the Poor* (Quelques conseils amicaux aux pauvres), œuvre du révérend J. Clayton, « rédigée et publiée à la demande des anciens et actuels édiles de la Ville de Manchester » en 1775. « Si le fainéant enfonce les mains dans ses poches au lieu de les employer à son ouvrage ; s'il passe son temps à lambiner, met sa santé en danger par sa paresse, et laisse l'indolence lui affaiblir l'esprit... », alors il ne peut attendre que la misère pour toute récompense. L'ouvrier ne doit pas flâner inutilement sur la place du marché ou perdre son temps à faire ses courses. Clayton déplore « les foules de curieux qui se pressent dans les églises et les rues » pour les mariages ou les enterrements, et qui « malgré leur misère et leur total dénuement... n'ont aucun scrupule à perdre les meilleures heures du jour à lever le nez... ». La table autour de laquelle ils se retrouvent à l'heure du thé est « cette affreuse dévoreuse de temps et d'argent ». Et il en va de même pour les veillées, les jours de congé et les fêtes annuelles des sociétés d'entraide. Clayton n'est guère plus tendre envers « cette déplorable habitude de passer la matinée au lit » :

S'il était contraint à se lever de bonne heure, le pauvre serait bien obligé de se coucher à des heures raisonnables – et les

nuits ne seraient plus troublées par leurs rixes.

Se lever tôt présenterait en outre l'avantage « d'introduire dans les familles une exacte régularité et, partant, un merveilleux ordre dans leur économie ».

Ce réquisitoire n'est guère nouveau et aurait tout aussi bien pu être dressé au siècle précédent par Baxter. Mais dans *Early Days*, Bamford affirme que Clayton n'a pas réussi à convaincre beaucoup de tisserands d'amender leur comportement. Les récriminations de ces innombrables moralistes annonçaient néanmoins la vaste entreprise de démantèlement des coutumes, jeux et fêtes populaires, qui allait commencer dans les dernières années du XVIII^e siècle et au tout début du XIX^e.

C'est en effet à cette époque qu'est apparue une autre institution non industrielle propre à inculquer les principes de la « gestion du temps » : l'école. Clayton s'insurgeait de voir les rues de Manchester infestées « d'enfants inoccupés en haillons, qui non seulement perdent leur temps, mais prennent en outre l'habitude de jouer ». Il faisait l'apologie des écoles de charité qui inculquaient les vertus du Travail, de la Frugalité, de l'Ordre et de la Régularité : « là, les écoliers sont obligés de se lever à l'heure et d'observer les horaires avec une grande ponctualité »⁸⁹. Lorsqu'en 1770, William Temple recommanda d'envoyer les enfants pauvres dès l'âge de quatre ans dans des usines où ils seraient employés dans des manufactures et bénéficieraient de deux heures d'instruction par jour, il exposa très clairement l'incidence sociale d'un tel système :

Il serait tout à fait utile qu'ils soient, d'une façon ou d'une autre, tenus employés sans relâche, au moins douze heures par jour, qu'ils puissent gagner leur vie ou non ; car par ce moyen, nous espérons que la jeune génération s'habituerait si bien à un emploi constant que cela finira par lui paraître agréable et amusant.⁹⁰

En 1772, Powell considérait lui aussi l'instruction

comme un moyen de sensibiliser la jeunesse à « l'habitude du travail » ; il estimait que lorsqu'un enfant a atteint l'âge de six ou sept ans, « le travail et l'effort doivent être chez lui une habitude, voire une deuxième nature »⁹¹. Le révérend William Turner voyait en 1786 dans les écoles de Raikes « un parangon d'ordre et de régularité », et citait le patron d'une filature de lin et de chanvre de Gloucester qui affirmait que ces écoles avaient opéré sur les enfants un changement extraordinaire : « ils sont devenus... plus dociles et plus obéissants, moins querelleurs et rancuniers »⁹². Les règlements des premières écoles insistaient beaucoup sur la ponctualité et la régularité :

Chaque écolière doit se présenter dans la salle de classe le dimanche, à neuf heures du matin, et à une heure trente de l'après-midi, faute de quoi elle perdra sa place pour le dimanche suivant et sortira la dernière.⁹³

Passée la grille de l'école, l'enfant pénétrait dans un nouvel univers où le temps réglait la discipline. Dans les écoles de catéchisme méthodistes de York, les enseignants eux-mêmes étaient mis à l'amende lorsqu'ils n'étaient pas ponctuels. La première règle qu'apprenaient les élèves était :

Je dois arriver à l'école [...] quelques minutes avant neuf heures et demie [...]

Et dans la salle de classe, ils étaient soumis à une discipline militaire :

Le Directeur sonnera à nouveau la cloche, et dès qu'il fera un geste de la main, tous les élèves se lèveront de leur chaise ; au deuxième geste, les élèves effectueront un quart de tour, et au troisième, ils rejoindront en silence et lentement la place qui leur a été assignée pour se mettre à l'étude – il prononcera alors le mot « Commencez »...⁹⁴

Cette offensive lancée sur tant de fronts différents

contre les vieilles habitudes de travail ne se fit bien entendu pas sans une certaine opposition. Dans un premier temps, elle se heurta à une simple résistance⁹⁵. Dans un deuxième temps, à mesure que la nouvelle discipline horaire était imposée, les ouvriers commencèrent à se battre non contre le temps, mais à propos du temps. Les documents dont nous disposons ne sont pas absolument clairs sur ce point. Nous savons néanmoins que dans les corporations d'artisans les mieux organisées, notamment à Londres, les heures de travail ont été progressivement écourtées au XVIII^e siècle, à mesure que les regroupements professionnels se renforçaient. Lipson cite le cas des tailleurs de Londres, dont le temps de travail fut diminué une première fois en 1721, puis à nouveau en 1768 : dans les deux cas, les pauses de mi-journée prévues pour déjeuner et boire furent également raccourcies ; en fait, la journée de travail était moins hachée⁹⁶. À la fin du XVIII^e, certaines professions privilégiées en étaient arrivées à un horaire proche de la journée de dix heures.

Cette situation ne pouvait se maintenir que pour des secteurs d'activité donnés et sur un marché de l'emploi favorable. Un pamphlet de 1827, faisant référence au « système anglais qui consiste à travailler de 6 heures du matin à 6 heures du soir » indique plus sûrement ce que l'on attendait généralement des horaires d'un mécanicien et d'un artisan ailleurs qu'à Londres à l'époque. Dans les emplois peu prisés et les industries de sous-traitance, la tendance était probablement à des journées bien plus longues (lorsqu'il y avait du travail).

C'est précisément dans les secteurs où la nouvelle discipline horaire a été imposée avec le plus de rigueur – les filatures et les ateliers de mécanique – que les ouvriers se sont élevés le plus violemment contre les temps de travail. Au début, certains mau-

vais patrons tentèrent d'enlever à leurs ouvriers tout moyen de connaître l'heure. Un témoin qui travaillait
«
à la filature de M. Braid» déclare ainsi :

En été, nous travaillions aussi longtemps que le jour nous permettait d'y voir, et je serais bien incapable de dire à quelle heure nous arrêtions. Mis à part le patron et son fils, personne n'avait de montre, et nous ne savions pas quelle heure il était. Il y avait un homme qui avait une montre... Elle lui fut confisquée et resta sous la garde du patron, parce qu'il avait dit l'heure à ses collègues.⁹⁷

Un autre ouvrier, de Dundee cette fois, fournit un témoignage semblable :

En réalité, il n'y avait pas d'heures fixes ; pour les patrons et les directeurs nous étions taillables et corvéables à merci. Il n'était pas rare que l'on fasse avancer les horloges des usines le matin et retarder le soir, de sorte qu'au lieu d'être des instruments de mesure du temps, elles étaient devenues des outils de fraude et d'oppression. Bien que cela fût de notoriété publique parmi les employés, aucun n'osait dire quoi que ce soit, et à l'époque, un ouvrier craignait de porter une montre, car il n'était pas rare que ceux qui étaient soupçonnés d'en savoir trop sur la science du temps se fassent renvoyer.⁹⁸

Les employeurs recouraient à de sordides subterfuges pour écourter la pause du déjeuner et allonger la journée de travail. «Tous les patrons de manufacture voudraient se faire passer pour des gentlemen », racontait un témoin devant la commission Sadler, mais, poursuivait-il,

[...] ils cherchent à rogner sur tout ce qu'ils peuvent : la cloche annoncera la sortie trente secondes après l'heure, et le début du travail deux minutes avant l'heure... Si l'horloge est encore réglée comme elle l'était, l'aiguille des minutes est lestée, de sorte que dès qu'elle passe son point de gravité, elle tombe d'un coup de trois minutes, ce qui ne leur laisse plus que 27 minutes au lieu de 30.⁹⁹

Une affiche de la même époque appelant à la grève à

Todmorden dénonce ces piètres stratagèmes en un langage bien plus vindicatif : « Si le vieux Robersshaw, ce maudit gredin de machiniste, ne va pas s'occuper de ses pieds au lieu de se mêler de nos affaires, on ira lui faire dire quand il s'est fait payer une chopine pour nous retarder la cloche de dix minutes. »¹⁰⁰ La première génération d'ouvriers en usine avait été instruite par les patrons de l'importance du temps ; la deuxième génération avait organisé des comités pour ramener la journée de travail à dix heures ; la troisième génération faisait grève pour revendiquer la reconnaissance et le paiement des heures supplémentaires. Elle avait intégré la logique du patronat et appris à défendre ses droits dans le cadre de cette logique. Elle n'avait surtout que trop bien appris la leçon selon laquelle le temps c'est de l'argent¹⁰¹.

VI

Nous avons vu jusqu'à présent comment cette discipline a été imposée par des contraintes extérieures. Mais n'était-elle pas également internalisée ? En d'autres termes, jusqu'à quel point était-elle imposée, et jusqu'à quel point était-elle assumée ? Il faut ici encore retourner le problème et le replacer dans l'évolution de l'éthique puritaine. L'exhortation au travail et la condamnation morale de l'oisiveté n'avaient certes rien de nouveau. Mais on constate peut-être davantage d'insistance, de fermeté chez les moralistes qui, ayant eux-mêmes adopté cette nouvelle discipline, la prênaient pour les travailleurs. Bien avant que les artisans puissent s'offrir des montres de gousset, Baxter et ses contemporains suggéraient à chaque individu de se régler sur son horloge morale intérieure. Dans son *Christian Directory*, Baxter décline ainsi de nombreuses variations sur le thème du rattrapage du temps perdu : « fais plein usage de ton temps, comme il est de ton devoir ». S'il recourt si volontiers au parallèle entre temps et argent, c'est sans doute parce que son propos s'adresse à un public de marchands et de commerçants :

Souviens-toi combien il est profitable de rattraper le temps perdu [...] que ce soit dans le commerce ou dans toute autre transaction ; en agriculture comme dans toutes les autres activités lucratives, on dit d'un homme qui s'est enrichi qu'il a fait bon usage de son temps.¹⁰²

Temps, discipline du travail et capitalisme...

Oliver Heywood, dans le *Youth's Monitor* (1689) écrit à l'intention du même public :

Veillez à la valeur du temps, étudiez vos marchés ; certaines périodes vous seront favorables pour expédier vos affaires avec facilité et succès ; à d'autres moments, si votre activité décline, cela peut vous faire progresser : les saisons pour faire ou recevoir le bien ne durent pas toujours ; la foire ne dure pas toute l'année...¹⁰³

Cette rhétorique morale passe d'un extrême à l'autre. D'un côté, elle met en exergue la brièveté de la vie et la fatalité du Jugement dernier. Ainsi, Heywood, dans *Meetness for Heaven* (1690) :

Le temps ne dure pas, il file et nous échappe ; mais ce qui est éternel en dépend. En ce monde, nous pouvons soit gagner soit perdre la félicité éternelle. Le grand poids de l'éternité est suspendu au fil fragile et cassant de la vie... Aujourd'hui est jour de travail et nous faisons notre marché... Eh bien soit, messieurs, dormez maintenant, et vous vous réveillerez en enfer, d'où il n'est pas de rédemption.

Le *Youth's Monitor* souligne encore : le temps « est un bien trop précieux pour qu'on le sous-estime... Il est la chaîne en or à laquelle est accrochée une lourde éternité ; perdre du temps est insupportable car irrémédiable ». ¹⁰⁴ Et à nouveau, dans le *Directory* de Baxter :

Hélas, qu'ont fait ces hommes de leur cerveau, et de quel métal est donc fait leur cœur endurci, pour qu'ils puissent gaspiller et jouer tout ce temps, ce temps si court, ce temps unique, qui leur est donné pour sauver leur âme pour l'éternité ?¹⁰⁴

Et d'un autre côté, on trouve les admonestations les plus banales et les plus terre-à-terre sur la gestion du temps. Baxter prodigue ainsi dans *The Poor Man's Family Book* le conseil suivant : « Que le temps que tu consacres au sommeil n'excède pas ce qui est nécessaire à ta santé ; car le temps précieux ne doit pas être gaspillé en paresse inutile ; [...] Hâte-

toi de t'habiller ; [...] Poursuis ton ouvrage avec une diligence constante.»¹⁰⁶ John Wesley [fondateur du mouvement méthodiste] fut sensibilisé à ces deux traditions à travers l'ouvrage de John Law, *Serious Call*. L'appellation même de «méthodiste» est une référence directe à la gestion du temps. Et l'on retrouve ces deux extrêmes chez Wesley : le spectre de la mortalité, et le prêche prosaïque. La mortalité (plus que la crainte des flammes de l'enfer) enflammait parfois ses sermons et amenait soudain les convertis à prendre conscience du péché. Il perpétue également le parallèle entre temps et argent, mais envisage moins clairement le temps comme celui du commerçant ou du marché :

Veille à marcher avec circonspection, dit l'Apôtre... afin de rattraper le temps perdu ; de réserver autant de temps que tu le peux aux meilleurs usages ; d'arracher chaque instant fugace des mains du péché et de Satan, des mains de la paresse, de la facilité, du plaisir et des affaires de ce monde...

Wesley, qui ne s'est jamais ménagé et qui, jusqu'à l'âge de 80 ans se levait chaque jour à 4 heures du matin (et ordonna que les garçons de l'école de Kingswood en fassent de même), publia en 1786 sous forme de livret son sermon *Du Devoir et des Avantages de se lever tôt* : «À mariner [...] si longtemps entre des draps tièdes, la chair est comme à demi bouillie, et devient molle et flasque. Les nerfs, dans le même temps, perdent tout ressort.» Voilà qui nous rappelle la voix du Fainéant chez Isaac Watts. Tout ce que Watts observait dans la nature, que ce fût « la petite abeille laborieuse » ou le soleil qui se levait « à l'heure due », lui enseignait la même leçon pour le pécheur impénitent¹⁰⁷. Dans le sillage des méthodistes, les évangélistes s'approprièrent ce thème. Hannah More apporta sa pierre par ses vers impérissables sur les bienfaits du « lever tôt » :

Temps, discipline du travail et capitalisme...

Ô silencieuse meurtrière, Paresse, Ne garde plus
Mon esprit emprisonné ;
Et toi, traître Sommeil, ne me laisse pas
Perdre une heure de plus en ta compagnie.¹⁰⁸

Dans un autre de ses ouvrages, *The Two Wealthy Farmers*, elle parvient à introduire le parallèle entre temps et argent dans le contexte du marché du travail :

Quand le samedi soir, je convoque mes ouvriers pour les payer, je pense souvent au grand jour universel des comptes, au jour où vous, moi et nous tous serons appelés à faire notre grand et redoutable bilan... Quand je constate que l'un de mes hommes n'a pas réussi à gagner les gages qu'il aurait dû recevoir, parce qu'il a flâné à la foire ; qu'un autre a perdu une journée pour avoir trop bu, [...] alors je ne peux m'empêcher de me dire : la nuit est venue, le samedi soir est venu. Aucun repentir ni aucune diligence de la part de ces pauvres hommes ne peut plus racheter une mauvaise semaine de travail. Cette semaine a été perdue pour l'éternité.¹⁰⁹

Mais bien avant l'époque de Hannah More, le thème de la saine gestion du temps avait cessé d'être l'apanage exclusif des traditions puritaine, wesleyenne ou évangélique. Benjamin Franklin, qui s'était toujours intéressé aux mécanismes d'horlogerie et qui comptait parmi ses relations John Whitehurst de Derby, l'inventeur de l'horloge « moucharde », lui donna sa plus claire expression laïque :

Puisque notre temps est réduit à un étalon, et que la monnaie de notre journée est frappée en heures, les industriels savent comment employer chaque pièce de temps à leur avantage dans leurs professions respectives. Quant à celui qui est prodigue de ses heures, il ne fait en réalité que gaspiller son argent. Je me rappelle une femme remarquable qui était très sensible à la valeur intrinsèque du temps. Son mari était corbonnier et c'était un excellent artisan, mais jamais il ne se souciait de la façon dont passaient les minutes. En vain elle tenta de lui inculquer que *le temps c'est de l'argent*. Il avait trop d'assurance pour l'entendre, et cela causa sa ruine. Lorsqu'il était à la taverne avec ses compagnons d'oisiveté, si l'un faisait remarquer que l'horloge sonnait onze heures, il disait : *Allons donc, que signifie cela entre nous ?* Si sa femme lui envoyait l'apprenti lui signaler que minuit avait sonné, il répondait : *Dis-lui donc de se calmer, il ne peut jamais être plus tard*. Et s'il était une heure : *Dis-lui donc de se rassurer, car il ne peut jamais être moins tard*.¹¹⁰

Franklin avait sans doute rapporté ces souvenirs de Londres, où il travailla comme imprimeur vers 1720

–

mais où jamais, nous assure-t-il dans son *Autobiographie*, il ne suivit l'exemple de ses camarades de travail qui célébraient la Saint-Lundi. En un sens, il semble tout à fait logique que l'idéologue qui inspira à Weber son texte majeur sur l'éthique capitaliste¹¹¹ vienne non du Vieux Continent mais du Nouveau Monde – celui-là même qui inventa la pointeuse, inaugura l'étude du temps-mouvement, et devait atteindre son apogée avec Henry Ford¹¹².

VII

La division du travail, la surveillance des ouvriers, les cloches et les horloges, les motivations salariales, les prêches et l'instruction, la suppression des foires et des jeux, furent autant d'éléments qui contribuèrent à forger de nouvelles habitudes de travail et à imposer une nouvelle discipline horaire. Il fallut dans certains cas – comme par exemple dans les Potteries – plusieurs générations pour en arriver là, et l'on pourrait même se demander si cet objectif fut jamais pleinement atteint : les rythmes de travail irréguliers ont persisté (et se sont même institutionnalisés) jusqu'au ^{XX}^e siècle, notamment à Londres et dans les grandes villes portuaires¹¹³.

Pendant tout le ^{XIX}^e siècle, la propagande sur la gestion du temps continua d'être déversée sur les classes laborieuses et sa rhétorique se banalisa, les allusions à l'éternité s'émoussant, les prêches sombrant dans la médiocrité et le poncif. Dans les premiers tracts et opuscules de l'époque victorienne publiés à l'intention des masses, on est abasourdi par la profusion de ces stéréotypes éculés. L'éternité a fait place à d'interminables descriptions de mourants auréolés de piété (ou, au contraire, de pécheurs frappés par la foudre), tandis que les prêches ont dégénéré en historiettes moralisantes édulcorées, retraçant les bonnes fortunes des petites gens qui, en se levant tôt et en travaillant dur, avaient réussi dans la vie. Les classes oisives com-

mencèrent à être sensibilisées au « problème » (qui est aujourd'hui d'une actualité brûlante) que posaient les loisirs des masses. Un moraliste se rendit compte avec consternation qu'après avoir achevé leur travail, une très forte proportion de travailleurs manuels disposaient encore de plusieurs heures dont ils pouvaient faire ce que bon leur semblait :

Et comment croyez-vous que [...] ce temps précieux sera employé par ces gens qui n'ont jamais cultivé leur esprit ? [...] Nous les verrons souvent dilapider tout bonnement ce temps. Ils pourront passer une heure entière, voire plusieurs heures [...] assis sur un banc, ou allongés sur un talus ou un monticule [...] abandonnés à la plus pure inaction et à la torpeur [...] ou réunis en groupe sur les bords de route, prêts à trouver dans tout ce qui se présentera une occasion de plaisanteries grossières, exerçant leur impertinence ou leur railleries vulgaires aux dépens des passants...¹¹⁴

Voilà qui, à n'en pas douter, était pire encore que le Loto : à la non-productivité, on ajoutait l'insolence. Or, dans une société capitaliste développée, le temps doit être intégralement consommé, commercialisé, mis à profit ; il est inadmissible que la force de travail puisse se contenter de « passer le temps ».

Mais cette propagande a-t-elle vraiment réussi ? Pouvons-nous parler d'une restructuration radicale de la nature de l'homme et de ses habitudes de travail ? J'ai proposé par ailleurs plusieurs raisons faisant penser que cette discipline avait été internalisée, et les courants méthodistes du début du XVIII^e siècle constituent une manifestation de la crise psychologique que suscita cette internalisation¹¹⁵. Tout comme la prise de conscience du temps chez les marchands et les bourgeois de la Renaissance avait accentué le sentiment de la mortalité humaine, elle pourrait expliquer (avec la montée de l'insécurité et l'augmentation du taux de mortalité) les références quasi obsessionnelles à la mort dans les sermons et les tracts destinés aux classes laborieuses à l'époque de la révolution

industrielle. Une interprétation plus positive soulignerait qu'avec l'essor de la révolution industrielle, les motivations salariales et l'encouragement aux comportements consuméristes – perçus comme des récompenses tangibles de l'usage productif du temps et comme des signes de nouvelles attitudes de « prévoyance » face à l'avenir¹¹⁶ – se sont montrés des instruments efficaces. Dans les années 1830 et 1840, on faisait souvent remarquer que l'ouvrier d'usine anglais se distinguait de son homologue irlandais, non par une meilleure aptitude au travail soutenu mais par sa régularité, sa gestion méthodique de l'énergie et peut-être aussi par sa capacité à réprimer sinon le plaisir, tout au moins ses anciens penchants à se distraire sans inhibition.

Nous n'avons aucun moyen de cerner la façon dont un ouvrier – ou un million – ont pu prendre conscience du temps. Mais du moins pouvons-nous tenter une analyse comparative. Les observateurs et les théoriciens de la croissance économique tiennent aujourd'hui à propos des pays en développement le même discours que les moralistes mercantilistes qui, dans l'Angleterre du XVIII^e siècle, déploraient l'incapacité des pauvres à réagir aux mesures incitatives et à la discipline. Au début du XX^e siècle, les *péons* mexicains se voyaient ainsi assimilés à « des gens indolents et puérils ». On reprochait au mineur mexicain son habitude de rentrer au village pour les semailles et la moisson :

Son manque d'initiative, son incapacité à faire des économies, ses absences dues à un trop grand nombre de fêtes, sa volonté de ne travailler que trois ou quatre jours par semaine si cela suffit à assurer sa subsistance, son goût immodéré pour l'alcool étaient autant de traits qui tendaient à démontrer son infériorité naturelle.

Il n'était guère sensible aux motivations directes du salaire à la journée, et (comme les ouvriers des mines de charbon et d'étain anglaises au XVIII^e siècle), affi-

chait une nette préférence pour le travail à la tâche ou la sous-traitance :

Si on lui propose un contrat et qu'on lui assure qu'il gagnera tant par tonne extraite, quel que soit le temps qu'il lui faille et quel que soit le temps qu'il passe à rêvasser, il travaillera avec une énergie en tous points remarquable.¹¹⁷

Abordant des considérations plus générales, Wilbert Moore se fonde sur une autre étude des conditions de travail des ouvriers mexicains pour affirmer que
«

dans les sociétés non industrielles, le travail est presque systématiquement axé sur la tâche [...] et [...] dans certaines régions amorçant leur développement, il peut être plus judicieux de conditionner le salaire à la tâche qu'au temps de travail »¹¹⁸.

Les études sur « l'industrialisation » déclinent ce problème sous des dizaines de formes différentes. Pour un spécialiste de la croissance économique, il peut s'agir d'un effet de l'absentéisme – comment l'entreprise doit-elle réagir à l'incorrigible ouvrier des plantations du Cameroun qui déclare : « Comment voulez-vous qu'un homme puisse travailler ainsi jour après jour sans jamais être absent ? N'en mourrait-il pas ? »¹¹⁹

Toutes les coutumes sociales africaines font qu'un effort important et soutenu sur une journée de travail d'une durée donnée est un fardeau bien plus lourd à porter, physiquement et psychologiquement, qu'en Europe.¹²⁰

Au Moyen-Orient et en Amérique latine, on traite souvent par le mépris les contraintes horaires telles qu'on les envisage en Europe ; dans le tout jeune secteur industriel, les ouvriers ne s'habituent que lentement à des heures de travail régulières, à une présence régulière et à des cadences régulières. Les horaires de transports ou de livraison de matériel ne sont pas

toujours fiables...¹²¹

Le problème tient peut-être à la difficulté d'adapter les rythmes saisonniers de la campagne, avec ses fêtes populaires et religieuses, aux impératifs de la production industrielle :

L'organisation annuelle du travail à l'usine se plie davantage aux exigences des ouvriers qu'aux critères idéaux d'une production rentable. La direction a tenté à plusieurs reprises de modifier les temps de travail, mais en vain. L'usine en revient systématiquement à des horaires acceptables pour le Cantelano.¹²²

À moins que, comme ce fut le cas aux premiers temps des filatures de Bombay, il ne soit davantage lié à la volonté des entreprises de garder leur main-d'œuvre, quitte à perpétuer des méthodes de production inefficaces – horaires élastiques, pauses irrégulières, etc. Plus généralement, dans les pays où les nouveaux prolétaires industriels ont gardé avec leur famille restée au village (et peut-être aussi avec leur rapport à la propriété et leur droit à cultiver) un lien plus étroit et plus durable qu'en Angleterre, le problème peut provenir de la difficulté à discipliner une main-d'œuvre qui ne s'investit que provisoirement et partiellement dans le mode de vie industriel¹²³.

Les exemples ne manquent pas qui, par contraste, viennent nous rappeler à quel point nous nous sommes habitués à des disciplines différentes. Les sociétés industrielles parvenues à maturité sont toutes marquées par la gestion du temps et par une coupure très nette entre «vie» et «travail»¹²⁴. Mais à ce stade de notre étude, nous nous autoriserons un petit prêche, à la manière des moralistes du XVIII^e siècle : ce qui est ici en jeu n'est pas tant une question de «niveau de vie». Si c'est ce que veulent entendre les théoriciens de la croissance, admettons que la culture populaire d'antan était à bien des égards frivole, intellectuellement stérile, peu stimulante et d'une

grande pauvreté. Sans l'introduction de la discipline horaire, l'homme de l'âge industriel n'aurait jamais pu déployer toutes ses énergies ; et que cette discipline soit imposée par le méthodisme, le stalinisme ou le nationalisme, elle finira nécessairement par atteindre le monde en développement.

Il ne s'agit pas de dire qu'un mode de vie est supérieur à un autre, mais que c'est là que se joue le conflit le plus profond ; que l'histoire n'atteste pas simplement d'une évolution technologique neutre et inévitable, mais bien d'un mode d'exploitation et d'une résistance à ce mode d'exploitation ; et enfin que nous avons autant à perdre qu'à gagner dans ces valeurs. La sociologie de l'industrialisation a inspiré tant d'études qu'elle ressemble désormais à un champ de bataille ravagé par des années de sécheresse morale : pour trouver des oasis de réalité humaine, nous en sommes réduits à traverser des milliers de pages d'abstractions stériles déconnectées de l'histoire. Bien trop de spécialistes occidentaux de la croissance affichent leur foi inébranlable dans les vertus civilisatrices qu'ils apportent à leur semblables arriérés. Kerr et Siegel nous confirment ainsi que la « structuration d'une force de travail »...

[...] passe par l'établissement de règles sur les temps de travail et les temps de loisir, sur les modes de rémunération et sur la détermination des montants de ces rémunérations, sur les façons de commencer et d'arrêter le travail, et sur les modalités de promotion. Elle passe par des règles visant à assurer la continuité du travail [...] à minimiser les révoltes individuelles ou collectives, à instiller une vision du monde, des orientations idéologiques et des croyances.¹²⁵

Wilbert Moore est même allé jusqu'à dresser une liste des « principales valeurs et orientations normative très importantes pour la réalisation du progrès social », expliquant que « l'évolution des mentalités et des comportements est indispensable pour parvenir rapide-

ment à un développement social et économique » :

Objectivité : jugement fondé sur le mérite et la performance, et non les origines sociales ou tout autre qualité inappropriée.

Spécificité des relations en fonction du contexte et des limites de l'interaction.

Rationalité et capacité à résoudre les problèmes.

Ponctualité.

Reconnaissance d'une interdépendance limitée à l'échelle de l'individu mais systématique à l'échelle collective.

Discipline, respect de l'autorité légitime.

Respect des droits de propriété. ...

Moore nous rassure tout de même en précisant que ces valeurs, auxquelles il convient d'ajouter « les aspirations à l'accomplissement et à la mobilité », ne doivent pas être entendues comme...

[...] une liste exhaustive des qualités de l'homme moderne...

«

L'homme complet » aimera aussi sa famille, rendra grâce à son Dieu et exprimera sa sensibilité esthétique. Mais il veillera à n'exercer chacune de ces autres orientations que « dans le cadre qui lui est propre ». ¹²⁶

Il n'y a donc rien de surprenant à ce que la fondation Ford ait si volontiers repris à son compte ces « directives d'orientations idéologiques » édictées par les Baxter du xx^e siècle. On s'explique en revanche moins bien qu'elles soient tout aussi volontiers reprises dans des études publiées sous l'égide de l'UNESCO.

VIII

Les peuples des pays en développement devront vivre avec ce problème et le surmonter. On espère qu'ils sauront se dégager de l'emprise des modèles prêts à l'emploi qui réduisent les masses laborieuses à une main-d'œuvre atone. Dans les pays parvenus à un stade avancé d'industrialisation, ce problème a en un certain sens cessé d'être associé au passé. Nous en sommes en effet maintenant à un point où les sociologues s'interrogent sur le « problème » des loisirs. Et une partie de ce problème tient précisément à comprendre comment c'est devenu problématique. C'est le puritanisme, en s'alliant par un mariage de raison au capitalisme industriel, qui a appris aux individus à attacher de nouvelles valeurs au temps ; qui a inculqué aux enfants dès leur plus jeune âge à faire bon usage de chaque heure du jour ; et qui a martelé dans l'esprit des individus l'équation terme à terme entre temps et argent¹²⁷. Dans les sociétés occidentales gagnées au capitalisme industriel, les manifestations de révolte, qu'elles soient le fait des marginaux ou des beatniks, se sont souvent traduites par un rejet de l'urgence des valeurs respectables attachées au temps. Voilà qui pose la question essentielle : si le puritanisme était un élément indispensable à l'éthique du travail qui a permis au monde industrialisé de rompre avec les économies de maigre subsistance du passé, la conception puritaine du temps est-elle appe-

lée à disparaître à mesure que la misère desserre son étau ? A-t-elle déjà amorcé un recul ? Les individus commenceront-ils à se défaire de cette impatience fébrile, de ce désir d'user de leur temps à bon escient – attributs qu'ils portent pour la plupart comme ils portent une montre au poignet ?

Si les robots de demain nous promettent davantage de loisirs, la grande question ne sera pas tant :
«

comment les individus vont-ils parvenir à consommer tout ce temps libre supplémentaire ? », mais bien davantage « de quelle initiative seront capables ceux qui disposent de ce temps à vivre hors de toute contrainte ? » Si nous restons dans la conception puritaine du temps comme valeur d'usage, on se demandera comment ce temps sera *employé*, ou comment il sera exploité par l'industrie du loisir. Mais à l'heure où la notion d'usage calculé du temps perd du terrain, les individus devront réapprendre certains arts de vivre qui se sont perdus à la révolution industrielle : apprendre à remplir les creux d'une journée par des rapports sociaux et personnels plus riches, plus détendus ; abolir les frontières séparant la vie du travail. Cela donnerait lieu à une nouvelle dialectique, où les pays nouvellement industrialisés adopteraient les anciens modes agressifs de discipline et d'énergie, tandis que les pays industrialisés de longue date chercheraient à redécouvrir des modes de vie oubliés bien avant l'apparition de l'histoire écrite :

Les Nuer n'ont pas de mot pour désigner ce que nous appelons le « temps » dans nos langues, et ils ne peuvent donc pas, comme nous, parler du temps comme s'il s'agissait de quelque chose de tangible, qui passe, qui peut se perdre, se gagner, et ainsi de suite. Je ne pense pas qu'ils aient jamais éprouvé le sentiment d'avoir à lutter contre le temps ou à coordonner des activités avec un passage du temps abstrait, car leurs points de référence sont essentiellement les activités elles-mêmes, qui sont généralement effectuées sans empressement.

Les événements se succèdent selon un ordre logique, mais ils ne sont pas contrôlés par un système abstrait, puisqu'il n'existe pas de points de référence autonomes auxquels ces activités doivent répondre avec précision. Les Nuer ont bien de la chance.¹²⁸

Bien entendu, aucune culture ne peut réapparaître sous une forme identique. Pour concilier les exigences d'une industrie robotisée très fortement synchronisée et l'existence de plages de « temps libre » considérablement allongées, l'individu doit effectuer une nouvelle synthèse à partir des éléments de l'ancien système et du nouveau, et trouver une symbolique qui ne soit fondée ni sur les saisons, ni sur le marché, mais sur des occupations humaines. La ponctualité dans les horaires de travail exprimerait alors un respect pour ses collègues. Et culturellement, il deviendrait tout à fait admissible de passer son temps à ne rien faire.

Voilà qui ne recueillera certainement pas l'assentiment de ceux qui écrivent l'histoire de l'« industrialisation » en des termes qui se veulent objectifs, mais sont en fait hautement idéologiques, comme une course à la rationalisation au service de la croissance économique. Cet argument est au moins aussi ancien que la révolution industrielle elle-même. Dickens, déjà, associait Thomas Gradgrind (« toujours prêt à peser et mesurer la moindre parcelle de la nature humaine et à vous en donner l'exacte valeur ») au symbole de la « terrible horloge statistique » de son observatoire, « qui mesurait chaque seconde avec un tic-tac semblable à des coups frappés sur le couvercle d'un cercueil ». Mais le rationalisme a acquis de nouvelles dimensions sociologiques depuis l'époque de Gradgrind. Werner Sombart, reprenant l'image mille fois usée de l'horloger, remplaça le Dieu du matérialisme mécaniste par l'Entrepreneur :

Si le rationalisme économique moderne est pareil à un méca-

Temps, discipline du travail et capitalisme...

nisme d'horlogerie, alors il faut bien qu'il y ait quelqu'un pour le remonter.¹²⁹

De nos jours en Occident, les universités fourmillent d'horlogers chercheurs qui ne demandent qu'à faire homologuer leurs nouveaux remontoirs. Mais pour l'heure, très peu sont allés aussi loin que Thomas Wedgwood, le fils de Josiah, qui avait conçu un système visant à introduire dans les ateliers de formation de l'esprit des enfants, la discipline du temps et du travail des usines d'Etruria :

Mon projet est ambitieux – j'ai entrepris de frapper un grand coup qui devrait anticiper d'un siècle ou deux l'évolution rapide de l'amélioration de la nature humaine. Derrière presque tous les prémices de cette évolution, on trouve l'influence d'un personnage supérieur. Or, à mon sens, dans l'éducation du plus remarquable de ces personnages supérieurs, pas plus d'une heure sur dix n'a servi à forger les qualités qui ont lui permis d'exercer une telle influence. Supposons que nous soyons en possession d'un descriptif détaillé des vingt premières années de la vie d'un génie extraordinaire ; quelle confusion des perceptions ! [...] Combien d'heures, de jours, de mois a-t-il perdu à des occupations improductives ! Quelle foule d'impressions à demi formées et de conceptions fallacieuses mêlées à un indicible magma...

Dans l'esprit le mieux réglé qui soit aujourd'hui, n'y a-t-il pas eu et ne continue-t-il pas d'y avoir plusieurs heures consacrées chaque jour à la rêverie, à une pensée sans règles et sans direction ?¹³⁰

Wedgwood envisageait de mettre au point un nouveau système éducatif, rigoureux, rationnel et parfaitement compartimenté ; il pressentait Wordsworth pour en assurer la direction. Celui-ci réagit en composant *Le Prélude*, un manifeste sur le développement de la conscience du poète qui était en même temps un pamphlet contre...

Les guides, les gardiens de nos facultés,
Et les régisseurs de notre travail, des hommes vigilants
Et roués au commerce usuraire du temps,
Des sages qui, dans leur prescience, prétendent contrôler
Tous les hasards, et qui aimeraient nous confiner,
Tels des machines,
À la voie qu'ils ont tracée...¹³¹

Et de fait, toute croissance économique s'accompagne de la croissance ou de la transformation d'une culture ; et en dernier ressort, le développement de la conscience sociale, pas plus que le développement de l'esprit du poète, ne saurait être planifié.

Bibliographie sélective

par Alain Maillard

1. Ouvrages parus en anglais

Histoire sociale

The Making of the English Working Class, London, Victor Gollancz, 1963. Rééd. Penguin.

Whigs and Hunters: The Origins of the Black Act, London and New York, Allen Lane, 1975.

Customs in Common, London, The Merlin Press, 1991. Recueil de huit essais dont trois traduits en français.

Sur les romantiques

William Morris. *Romantic to Revolution*, Lawrence Wishart, 1955. Nouv. éd. revue et corrigée : London, The Merlin Press, 1977.

Witness Against The Beast: William Blake and the Moral Law, London, Cambridge University Press, 1993.

The Romantics: England in a Revolutionary Age, Textes réunis par Dorothy Thompson, 1997.

Théorie

The Poverty of Theory and Others Essays, London, The Merlin Press, 1978, nouv. éd. par Dorothy Thompson, 1995.

Making History. Writings on History and Culture, Textes réunis par Dorothy Thompson, New York, The New Press, 1994.

Polémiques politiques

The May Day Manifesto, avec Stuart Hall et Raymond Williams, London, May Day Committee, 1967-68.

Warwick University Ltd.: Industry, Management, and the universities, 1970. *Writings by Candlelight*, London, The Merlin Press, 1980.

Contre la guerre

Protest and Survive, London, Penguin Special, 1980.

Beyond The Cold War: A new Approach to the Arms Race and Nuclear Annihilation, 1982.

The Heavy Dancers, London, The Merlin Press, 1985.

Poésie

Infant et Emperor, London, The Merlin Press, 1983.

Collected Poems, edited by Fred Inglis, Newcastle upon Tyne, Bloodaxe, 1999. Réunit ses poèmes dont *Infant and Emperor*.

Roman de science fiction

The Sykaos papers, Bloomsbury, 1988.

2. Ouvrages et articles traduits en français

La Formation de la classe ouvrière anglaise, Paris, Hautes études/Gallimard/Le Seuil, 1988 : trad. franç. de *The Making of the English Working Class*, 1963, par G. Dauvé, M. Golaszewski, M.-N. Thibault. Présentation de M. Abensour.

«

L'économie morale de la foule dans l'Angleterre du XVIII^e siècle », in *La Guerre du blé au XVIII^e siècle* (collectif) Paris, Éditions de la Passion, 1988, pp. 31-92. Article publié initialement dans *Past and Present*, n° 50, février 1971, puis dans *Customs in Common*, sous le titre : « The Moral Economy of the English Crowd in the Eighteenth Century ». Trad. franç. par J.-P. Miniou.

«

Temps, travail et capitalisme industriel », dans *Libre. Politique, Anthropologie, Philosophie*, Paris, n° 5, Petite bibliothèque Payot, 1979, pp. 5-63. Article publié dans *Past and Present*, n° 38, déc. 1967, puis dans *Customs in Common* sous le titre : « Time, Work-Discipline and Industrial Capitalism », pp. 352-403. Trad. franç. par J. L. Boireau.

«

« Rough Music » : Le Charivari anglais », article d'abord publié en français dans *Annales*, mars-avril 1972, n° 2, pp. 285-312, puis revu et augmenté en anglais dans *Customs in Common*, sous le titre : « Rough Music », pp. 467-538.

«

Romantisme, moralisme et utopisme : le cas de William Morris », dans *L'Homme et la Société*, 1994, n° 110,

pp. 95-127. Article paru sous le titre « Romanticism, Utopianism and Moralism: The Case of William Morris » dans la *New Left Review*, n° 99, septembre-octobre 1976. Extrait de la nouvelle postface de la 2^e éd. de *William Morris*, 1977. Trad. franç. par Fl. Vignaud.

L'Exterminisme. Armement nucléaire et pacifisme, ouvrage collectif, Paris, PUF, coll. « Pratiques théoriques », 1983. Paru en anglais sous le titre *Protest and Survive*, London, Penguin Special, 1980.

«

L'esprit Whig sans l'élitisme » : entretien de Penelope Corfield avec E.P. Thompson publié en français dans *Liber* (supplément au n° 100 de *Actes de la recherches en sciences sociales*), n° 16, décembre 1993, pp. 4-5 et 29-30.

3. Sur E.P. Thompson

John Rule et Robert Malcomson, *Protest and Survival: Essays for E.P. Thompson*, New York, The Merlin Press, 1993.

Brian D. Palmer, *E.P. Thompson. Objections and Oppositions*, London, New York, Verso, 1994.

Harvey J. Kaye et Keith McClelland (sous la dir. de), *E.P. Thompson: Critical Perspectives*.

Chez le même éditeur

Tariq Ali, *Bush à Babylone.
La recolonisation de l'Irak.*

Tariq Ali, *Obama s'en va-t-en guerre*

Bernard Aspe, *L'instant d'après.
Projectiles pour une politique
à l'état naissant.*

Alain Badiou, *Petit panthéon portable.*

Moustapha Barghouti,
*Rester sur la montagne.
Entretiens sur la Palestine
avec Eric Hazan.*

Omar Barghouti, *Boycott, désinvestissement,
sanctions. BDS contre l'apartheid
et l'occupation de la Palestine.*

Zygmunt Bauman,
Modernité et holocauste.

Jean Baumgarten,
*Un léger incident ferroviaire.
Récit autobiographique.*

Walter Benjamin, *Essais sur Brecht.*

Daniel Bensaïd, *Les dépossédés.
Karl Marx, les voleurs de bois
et le droit des pauvres.*

Daniel Bensaïd, *Tout est encore possible.
Entretiens avec Fred Hilgemann.*

Auguste Blanqui,
*Maintenant, il faut des armes.
Textes présentés par Dominique Le Nuz.*

Erik Blondin,
Journal d'un gardien de la paix.

Marie-Hélène Bourcier,
Sexpolitique. Queer Zones 2.

Bruno Bosteels, Alain Badiou,
une trajectoire polémique.

Alain Brossat,
Pour en finir avec la prison.

Pilar Calveiro,
*Pouvoir et disparition. Les camps
de concentration en Argentine.*

Grégoire Chamayou, *Les Chasses à
l'homme.*

Ismahane Chouder, Malika Latrèche,
Pierre Tevanian,
Les filles voilées parlent.

Cimade, *Votre voisin n'a pas
de papiers. Paroles d'étrangers.*

Comité invisible, *L'insurrection qui vient.*

Christine Delphy, *Classer, dominer.
Qui sont les « autres » ?*

Alain Deneault, *Offshore. Paradis fiscaux
et souveraineté criminelle.*

Raymond Depardon, *Images politiques.*

Jean-Pierre Faye, Michèle Cohen-Halimi,
*L'histoire cachée du nihilisme.
Jacobi, Dostoïevski, Heidegger,
Nietzsche.*

Norman G. Finkelstein,
*L'industrie de l'holocauste.
Réflexions sur l'exploitation
de la souffrance des Juifs.*

Charles Fourier,
*Vers une enfance majeure.
Textes présentés par René Schérer.*

Françoise Fromonot,
*La campagne des Halles.
Les nouveaux malheurs de Paris.*

Isabelle Garo, *L'idéologie ou
la pensée embarquée.*

Nacira Guénif-Souilamas (dir.),
*La république mise à nu par
son immigration.*

Amira Hass, *Boire la mer à Gaza,
chroniques 1993-1996.*

Eric Hazan, *Chronique
de la guerre civile.*

Eric Hazan, *Notes sur l'occupation.
Naplouse, Kalkilyia, Hébron.*

Henri Heine, *Lutèce. Lettres
sur la vie politique, artistique
et sociale de la France.*

Victor Hugo, *Histoire d'un crime*

Rashid Khalidi, *L'identité palestinienne.
La construction d'une conscience
nationale moderne.*

Sadri Khiari, *La contre-révolution
coloniale en France. De de Gaulle
à Sarkozy.*

Yitzhak Laor, *Le nouveau
philosémitisme européen
et le « camp de la paix » en Israël.*

Gideon Levy, *Gaza. Articles pour Haaretz
(2006-2009).*

Laurent Lévy, *"La gauche", les Noirs et les Arabes.*

Frédéric Lordon, *Capitalisme, désir et servitude. Marx et Spinoza.*

Pierre Macherey, *De Canguilhem à Foucault, la force des normes.*

Gilles Magniont, Yann Fastier, *Avec la langue. Chroniques du «Matricule des anges»*

Karl Marx, *Sur la question juive. Présenté par Daniel Bensaïd.*

Karl Marx, Friedrich Engels, *Inventer l'inconnu. Textes et correspondance autour de la Commune. Précédé de «Politique de Marx» par Daniel Bensaïd.*

Joseph A. Massad, *La persistance de la question palestinienne.*

Albert Mathiez, *La Réaction thermidorienne. Introduction de Yannick Bosc et Florence Gauthier.*

Louis Ménard, *Prologue d'une révolution (février-juin 1848). Présenté par Maurizio Gribaudi.*

Elfriede Müller & Alexander Ruoff, *Le polar français. Crime et histoire.*

Ilan Pappé, *La guerre de 1948 en Palestine. Aux origines du conflit israélo-arabe.*

Ilan Pappé, *Les démons de la Nakbah.*

François Pardigon, *Épisodes des journées de juin 1848.*

Jacques Rancière, *Le partage du sensible. Esthétique et politique.*

Jacques Rancière, *Le destin des images.*

Jacques Rancière, *La haine de la démocratie.*

Jacques Rancière, *Le spectateur émancipé.*

Jacques Rancière, *Moments politiques. Interventions, 1977-2009.*

Textes rassemblés par J. Rancière & A. Faure, *La parole ouvrière 1830-1851.*

Amnon Raz-Krakotzkin, *Exil et souveraineté. Judaïsme, sionisme et pensée binationale.*

Tanya Reinhart, *Détruire la Palestine, ou comment terminer la guerre de 1948.*

Tanya Reinhart, *L'héritage de Sharon. Détruire la Palestine, suite.*

Robespierre, *Pour le bonheur et pour la liberté. Discours choisis.*

Julie Roux, *Inévitablement (après l'école).*

Christian Ruby, *L'Interruption Jacques Rancière et la politique.*

Gilles Sainati & Ulrich Schalchli, *La décadence sécuritaire.*

André Schiffrin, *L'édition sans éditeurs.*

André Schiffrin, *Le contrôle de la parole. L'édition sans éditeurs, suite.*

André Schiffrin, *L'argent et les mots.*

Ella Shohat, *Le sionisme du point de vue de ses victimes juives. Les juifs orientaux en Israël.*

Syndicat de la Magistrature, *Les Mauvais jours finiront. 40 de combats pour la justice et les libertés.*

E.P. Thompson, *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel.*

Tiqqun, *Théorie du Bloom.*

Tiqqun, *Contributions à la guerre en cours.*

Tiqqun, *Tout a failli, vive le communisme!*

Enzo Traverso, *La violence nazie, une généalogie européenne.*

Enzo Traverso, *Le passé: modes d'emploi. Histoire, mémoire, politique.*

François-Xavier Vershave & Philippe Hauser, *Au mépris des peuples. Le néocolonialisme franco-africain.*

Louis-René Villermé, *La mortalité dans les divers quartiers de Paris.*

Sophie Wahnich,
La liberté ou la mort.
Essai sur la Terreur et le terrorisme.

Michel Warschawski (dir.),
La révolution sioniste est morte.
Voix israéliennes contre l'occupation,
1967-2007.

Michel Warschawski,
Programmer le désastre.
La politique israélienne à l'œuvre.

Eyal Weizman,
À travers les murs. L'architecture
de la nouvelle guerre urbaine.

Slavoj Žižek,
Mao. De la pratique et de
la contradiction.

Collectif,
Le livre: que faire?

Giorgio Agamben, Alain Badiou,
Daniel Bensaïd, Wendy Brown,
Jean-Luc Nancy, Jacques Rancière,
Kristin Ross, Slavoj Žižek,
Démocratie, dans quel état ?

Cet ouvrage a été reproduit et achevé
d'imprimer par l'Imprimerie Floch à Mayenne
en octobre 2004.

Numéro d'impression : XXXXXXXXX

Dépôt légal : octobre 2004

Imprimé en France